

**LE SANDWICH /
MÉTRO COMPLIQUÉ
/ GROS TRAFIC
/ LA VALISE DES
RAILS / FATAL 64 /
9H12 - PAGE 28 /
ITINÉRAIRE D'UN
FAN / ICI ON CLASHE
/ WAR'S CHICKEN /
MAUVAIS PLAN**

**LIGNES
NOIRES
2016**

**LIGNES
NOIRES
2016**

SOMMAIRE

- 5** ***Le sandwich***
Par les élèves de CM2. Classe de Caroline Ziza.
École Étienne Billières, Toulouse.
- 19** ***Métro compliqué***
Par les élèves de CM2. Classe de Nelly Pirovano.
École Damase Auba, Castanet-Tolosan.
- 31** ***Gros trafic***
Par les élèves de CM2. Classe d'Éléonore Josso.
École Preissac, Saint-Jean.
- 39** ***La valise des rails***
Par les élèves de 6°. Classe d'Élise Garat.
Collège Rosa Parks, Toulouse.
- 51** ***Fatal 64***
Par les élèves de 4°. Classe de Patricia Consola.
Collège Jean Jaurès, Colomiers.
- 61** ***9h12 - page 28***
Par les élèves de 3°. Classe de Sylvie Le Délaizir.
Collège Louisa Paulin, Muret.
- 73** ***Itinéraire d'un fan***
Par les élèves de 1^{ère} année CAP employé de commerce
multi-spécialités. Classe de Pascal Barraillé.
Lycée Charles de Gaulle, Muret.
- 83** ***Ici on clashe***
Par les élèves de 1^{ère} année CAP réalisation en
chaudronnerie industrielle. Classe de Véronique
Jambert. Lycée Eugène Montel, Colomiers.
- 97** ***War's chicken***
Par les élèves de CAP préparation et réalisation
d'ouvrages électriques. Classes de Léa Le Bloas et
Christian Soulard. Lycée Urbain Vitry, Toulouse.
- 107** ***Mauvais plan***
Par les élèves de terminale CAP réalisation en
chaudronnerie industrielle. Classe de Caroline
Lecœuvre. Lycée Eugène Montel, Colomiers.

LE SANDWICH

Récit de Nicolas, lycéen, 17 ans, fils d'Alain.

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. Yes! Première fois que mon père veut me faire une surprise. Je le vois pas souvent mon père, depuis qu'ils ont divorcé, mes parents. Alors, je suis trop content. On s'est donné rendez-vous par texto au parc des Biscottes, le jardin du quartier de mon lycée. C'est pratique pour lui parce qu'il travaille pas loin, chez Tisséo. Et puis pour moi aussi c'est pratique, parce que j'habite au Cristal, à deux pas du lycée. Je suis en terminale L aux Arènes.

13h 15: je sors de cours et hop, en route pour les Biscottes. On doit se retrouver devant la fontaine juste à l'entrée, dans un quart d'heure. Sauf qu'avec mon skate, j'y serai dans moins de dix minutes.

En chemin, au niveau des sculptures du métro Fontaine Lestang, je croise la fille de la boulangère, qui est aux Arènes, elle aussi. En première, je crois. Elle est en fauteuil roulant. Ça

fait bizarre quand même de me dire que c'est mon père qui l'a mise dans cet état-là.

Récit de Marie, boulangère, 42 ans, mère de Zoé.

Je le déteste... Pourquoi il continue à venir à la boulangerie? Il devrait se douter que je n'ai plus envie de le voir. Plus envie de lui parler. Mais non, il vient quand même tous les mercredis! Il est encore passé commander son jambon-beurre-cornichons-mayonnaise ce matin.

– Bonjour Marie!

– Bonjour.

– Ça fait plaisir de te voir!

–...

– Ça te va bien cette nouvelle coiffure: tu es resplendissante! J'imagine que c'est Christelle qui t'a fait cette jolie coupe?

– Bon, qu'est-ce que je te sers?

– Pourrais-tu, s'il te plaît, me préparer un jambon-beurre-cornichons-mayonnaise comme tu sais si bien les faire? Je passerai le chercher à une heure et quart exceptionnellement, parce que j'ai donné rendez-vous à Nicolas aux Biscottes en début d'après-midi. Je ne l'ai pas vu depuis Pâques. C'est compliqué avec sa mère, depuis qu'on s'est séparés. Je ne le vois pas souvent, mon fils... En parlant de ça, comment va la petite Zoé?

– Elle a seize ans Alain, elle est en première, elle n'est plus « petite ». Par contre, elle est toujours en fauteuil, puisque tu veux savoir.

– Je suis désolé Marie, tu le sais...

– 2,90 euros. Tu me dois 2,90 euros pour le sandwich. Tu voudras autre chose?

– Non merci. Tiens, j'ai pile la monnaie.

– Client suivant!

– À tout à l'heure alors.

Non mais qu'est-ce qu'il croit celui-là? Que je vais lui faire la conversation avec de la politesse dedans? Avec ce qu'il a fait à ma fille? À mon trésor d'amour? Ça fait maintenant cinq ans qu'elle est paralysée des jambes, et je devrais lui faire des sourires? Alors, ça pas question!

Récit de Zoé, lycéenne, 16 ans, fille de Marie.

J'avais onze ans. C'était un vendredi. Le 4 février 2011 plus précisément. J'attendais le bus qui m'emmenait au collège. Deux minutes plus tard, il est arrivé, alors je suis montée dedans, comme chaque matin. Ma mère m'avait pourtant dit d'éviter de parler à ce chauffeur. Mais je ne pouvais pas m'empêcher de lui dire bonjour, quand même, par politesse.

Au carrefour de la rue Vestrepain, un rayon de soleil rasant l'a aveuglé. Il n'a vu arriver ni la petite boule de poils, ni le camion de la mairie de Toulouse. Un « bête » accident,

comme on dit. Les pompiers sont venus me chercher. On m'a emmenée d'urgence à Purpan, l'hôpital des enfants. Je suis restée inconsciente pendant un bon moment. Lorsque je me suis réveillée, ma mère et son amie Christelle étaient à mon chevet. Neuf personnes ont été grièvement blessées dans l'accident, dont une paralysée: moi. Quant au chauffeur, il s'en est sorti, seulement avec un bras cassé. Maman ne lui a jamais pardonné.

Aujourd'hui, j'ai seize ans et je vais bien. Je suis handicapée et... amoureuse. Un garçon de mon lycée qui est en terminale. Jusqu'à aujourd'hui, il ne m'avait jamais adressé un regard. Mais je viens de le croiser par hasard, devant le métro, en allant au salon. Et il m'a souri...

Récit d'Alain, chauffeur de bus, 44 ans, père de Nicolas.

Marie est toujours aussi fâchée après moi, je le sens bien. Elle fait tout pour m'éviter. Encore à l'instant, quand je suis passé chercher mon casse-croûte, elle avait l'air de très mauvaise humeur. Je lui ai pourtant demandé pardon des milliers de fois. Ça se voit qu'elle m'en veut à mort. Moi aussi, je m'en veux. Je m'en veux terriblement.

Tout allait bien, je faisais ma tournée matinale, comme d'habitude. Je me souviens de la petite Zoé montant dans le bus déjà bondé, du soleil aveuglant et du BOUM!!! De ce

bruit assourdissant de l'accident. Mais comment ai-je pu être aussi bête pour oublier de mettre mes lunettes de soleil? Pour oublier de baisser le pare-soleil? Pour ne pas voir ce clébard débouler de nulle part dans ce virage mortel? Pour ne pas avoir eu le réflexe d'éviter ce camion?

Allez, il faut que j'arrête de penser à ça. On est le 1er juin, il fait super beau et j'ai rendez-vous avec mon fils. C'est son anniversaire aujourd'hui. Il me manque drôlement. Je ne l'ai pas vu depuis Pâques, vous vous rendez compte? J'ai hâte de voir sa tête quand il va ouvrir son cadeau. Il ne faut pas que j'arrive en retard. Tiens d'ailleurs quelle heure est-il? Ah zut, j'ai laissé mon portable à charger à la maison!

Récit de Nicolas, lycéen, 17 ans, fils d'Alain.

Elle me fait un petit sourire. Il est drôlement joli ce sourire. Ça me fait tout chaud dans le ventre. Je la regarde, je crois que je rougis et... sproutch! La roue de mon skate dans la crotte de chien.

J'arrive à la fontaine, un peu éccœuré par l'odeur mais surtout bouleversé par cette rencontre. Je nettoie mon véhicule dans une petite flaque salvatrice. Papa est déjà là.

– Salut mon Nico, ça va?

– Salut, p'a! Ben bof... Je viens juste de rouler dans une merde de chien...

– Crotte alors!

– Ha, ha, ha, très drôle! Ça me fait hyper plaisir de te voir, papa.

– Moi aussi fiston. Tiens, c’est pour toi: joyeux anniversaire.

Là, j’ouvre l’enveloppe qu’il me tend et qu’est-ce que je trouve? Deux places pour l’Euro 2016!

– C’est dingue p’a! Comment tu sais? Je kiffe! Ça me fait hyper plaisir, merci. Vraiment.

– Avec plaisir mon Nico.

– Tu voudras qu’on y aille ensemble?

– Oh tu sais, moi, le foot... C’est pas trop mon truc. Vas-y plutôt avec ta copine!

– J’ai pas de copine, papa. Mais qu’est-ce que vous avez tous avec ça en ce moment? On peut changer de sujet?

– Ok, ok, ça va, j’ai compris. Il fait drôlement beau aujourd’hui, on a de la chance! Et puis il n’y a pas grand monde dans ce parc: c’est tranquille.

– Ouais, grave. J’aime bien venir ici. J’ai la dalle, pas toi? D’habitude, le mercredi midi, comme je finis tard, je rentre direct déjeuner à la maison après les cours.

– Bah, tiens, prends mon sandwich! Jambon-beurre-cornichons-mayonnaise. Je l’ai acheté chez Marie, comme tous les mercredis.

– Ça c’est marrant, je viens justement de croiser sa fille! Comment elle s’appelle déjà?

– Zoé. Elle s’appelle Zoé.

– Elle est jolie. J’avais jamais vraiment remarqué à quel point.

Récit de Christelle, coiffeuse, 42 ans, amie de Marie.

Je connais Marie depuis trente-cinq ans. On est très proches l’une de l’autre, un peu comme des sœurs jumelles. À l’école, on était toujours dans la même classe. Il y avait Alain aussi, qui passait ses récréés à nous taper sur les nerfs. Aujourd’hui encore, on est voisine avec Marie, elle avec sa boulangerie et moi avec le salon.

Tiens, voilà la petite Zoé. Je me précipite pour l’aider à ouvrir la porte et à monter la marche. C’est pas facile pour elle, la pauvre, avec le fauteuil. J’adore cette gosse. Je la considère comme ma propre fille.

– Bonjour Christelle! Je viens te voir pour que tu me fasses une jolie coupe au carré. J’ai envie de changer de tête.

– D’accord, bien sûr, viens t’installer ici, je vais te faire un shampoing. Comment ça va, ma chérie? Tu n’as pas l’air dans ton assiette aujourd’hui.

– Je viens de croiser Nicolas. Il m’a souri, mais... comme s’il me voyait pour la première fois, tu vois? Alors qu’on est dans le même lycée depuis bientôt deux ans...

– Il est bien comme son père celui-là: il a de la mouise dans les yeux!

– Christelle, arrête! Tu sais très bien que Nicolas n’y est pour rien dans cette histoire!

– Oui mon cœur, tu as raison. Allez, viens par-là que je m’occupe de toi.

Récit d’Alain, chauffeur de bus, 44 ans, père de Nicolas.

On était en train de rigoler avec Nico et là, d’un coup, je le vois changer de couleur et devenir tout pâle. Vert pâle. Au début, j’ai cru qu’il me faisait une blague: il faisait souvent le clown quand il était petit. C’est quand il s’est mis à avoir du mal à respirer, à se tordre le ventre de douleur et à vomir du sang, que j’ai compris que c’était pas du cinéma. Quelques secondes plus tard, il s’est effondré, à mes pieds. J’ai voulu le relever mais il s’était évanoui. J’ai essayé de le réanimer, en vain. Pris de panique, j’ai crié « Au secours! » en cherchant de l’aide, mais nous étions seuls au monde dans ce maudit parc. J’ai voulu dégainer mon portable pour alerter les secours mais je me suis rappelé à cet instant précis qu’il était resté sur mon bureau. La poisse!

Il ne me restait aucune autre solution que de courir aux urgences. J’ai mis les bras de Nicolas autour de mon cou, en tremblant, et je l’ai porté sur mon dos direction Ambroise Paré, la clinique la plus proche.

Récit de Christelle, coiffeuse, 42 ans, amie de Marie.

Il y a cinq ans, l’accident de Zoé m’a vraiment mis la rage. Pour la venger, et parce qu’il a le culot de venir vers nous, avec Marie on a décidé de lui gâcher la vie à notre tour. Ce matin, comme tous les mercredis, il est venu acheter son sandwich. T’inquiète pas Alain, aujourd’hui, on t’en a préparé un... à notre sauce:

- 18 ml de teinture blonde,
- 4 gouttes de colorant capillaire allergène,
- 13 pulvérisations de spray coiffant,
- un capuchon d’ammoniaque.

J’ai hésité à en mettre deux. Mais j’ai eu peur qu’il se méfie. À cause de l’odeur. Alors tant pis, j’en ai mis qu’un.

Mercredi 1^{er} juin: enfin... Depuis qu’on s’était mises d’accord sur cette date avec Marie, je ne pensais plus qu’à ça. On n’a pas mis longtemps à se décider entre le vert et le jaune. On s’est dit que le jaune ça faisait plus mayonnaise. Au départ, j’avais imaginé ajouter de l’arsenic. Je pensais en trouver sur Internet, mais c’est pas si facile que ça. Alors tant pis, au dernier moment, j’en n’ai pas mis. Ça devrait quand même faire l’affaire.

Diagnostic du professeur Castelain, chirurgien orthopédiste, 48 ans.

C’était il y a deux semaines environ. Le 1er juin, vers 15 heures, je crois. Je m’en souviens bien parce que j’étais le seul

médecin de garde à la clinique ce jour-là. J'étais tranquillement en train d'examiner le genou d'une patiente quand tout à coup, quelqu'un est entré dans la clinique en hurlant : « À l'aide ! Vite ! ». Je me suis précipité vers l'accueil et j'ai vu un homme en uniforme de chauffeur, couvert de sang, qui portait sur ses épaules un jeune garçon évanoui, en âge d'être au lycée. Il était vert pâle. Une couleur qui n'annonçait rien de bon. Les infirmières l'ont immédiatement installé dans la chambre la plus proche, juste à côté du service de rééducation.

Je n'ai pas mis longtemps à comprendre que mes compétences en matière de chirurgie orthopédique ne me serviraient à rien. Ce dont cet adolescent avait besoin, c'était d'un lavage d'estomac. L'intervention a duré moins d'une heure. C'était la première fois de ma vie que je trouvais autant de composants chimiques dans un estomac. Il n'y avait que des produits utilisés dans les salons de coiffure.

J'étais à deux doigts d'aller signaler un cas d'empoisonnement à la police quand le père de l'adolescent et deux autres femmes ont demandé à me parler. Dans mon bureau, la discussion a duré plus d'une heure. On peut dire que j'ai été le témoin d'une sincère réconciliation. Ce fut extrêmement émouvant. Lorsqu'ils sont sortis de mon cabinet, apaisés, j'ai su que mon patient ne risquait plus rien.

Récit de Zoé, lycéenne, 16 ans, fille de Marie.

En sortant du salon ce jour-là, je suis allée à Ambroise Paré, comme tous les mercredis, pour ma séance de rééducation. La salle de consultation du docteur Castelain se trouve au rez-de-chaussée, tout au fond du couloir. Juste avant, je suis passée devant la porte de la chambre 116, qui était entrouverte. Et comme je suis une petite curieuse, je n'ai pas pu m'empêcher d'y jeter un coup d'œil.

Quand j'ai aperçu Nicolas allongé sur le lit, j'ai senti mon cœur battre très vite et très fort. J'ai bien évidemment reconnu le monsieur qui était à ses côtés. Il avait l'air sous le choc. J'ai poussé un peu la porte, le plus discrètement possible, pour mieux voir et mieux entendre. C'est à ce moment précis que Nicolas a ouvert les yeux.

« Salut mon champion... » a murmuré son papa. Mais Nicolas ne semblait même pas le voir. C'est moi qu'il regardait ! Il s'est redressé. Son père lui a tenu le bras pour lui faire comprendre qu'il valait mieux qu'il se rallonge. Il n'avait pas beaucoup de forces. Pourtant, il a commencé à me dire qu'il était très content de me voir, qu'il trouvait ma nouvelle coiffure très jolie et tout un tas de douceurs qui m'ont donné la sensation d'avoir des papillons dans le ventre. Le docteur Castelain nous a malheureusement interrompus parce que c'était l'heure d'y aller. En sortant de ma séance de rééducation, j'ai vu ma mère et Christelle entrer dans la chambre 116 avec une mine déconfite et un énorme bouquet de fleurs à la main.

Aujourd'hui, nous sommes le 13 juin: Nicolas est sorti de la clinique il y a dix jours. Nous roulons tous les deux vers le Stadium, lui en skate, et moi en fauteuil. Et vraiment, on espère que l'Espagne l'emportera face à la République Tchèque.

MÉTRO COMPLIQUÉ

Haaaaaaa...!!!

Vendredi soir, 23h30, je suis à la station de métro de Ramonville qui est déserte. Quand tout à coup, j'entends un cri d'effroi. Je me précipite avec un agent de sécurité. Un homme est étendu face à terre sur le quai. Je remarque un jeune homme qui descend les escalators et en nous voyant, il fait demi-tour et s'enfuit.

L'agent de sécurité retourne le corps et annonce: « Deux balles dans la nuque. Il est mort... ». Je suis cloué sur place.

Bientôt, la police arrive et emporte le corps de... mon père.

Je m'appelle Alex Blé, j'ai 20 ans, je vis à Toulouse, en colocation avec deux potes. Je fais des études d'informatique à l'université Paul Sabatier.

Mes parents étaient divorcés depuis 5 ans.

Mon père était revendeur d'or. Il tenait une boutique à Castanet-Tolosan.

Ma mère, elle, est chauffeur de bus à Tisséo sur la ligne 62. J'ai une sœur Maya et un frère Max de 17 ans, ils sont jumeaux.

Dès le divorce de nos parents, je me suis fâché avec ma mère et les jumeaux.

En effet, depuis que je suis tout petit, ma mère me rejette et au moment du divorce, elle a exigé de n'avoir que la garde des jumeaux. Mon père et moi, on ne les voyait plus... alors, j'ai toujours évité de prendre la ligne sur laquelle travaille ma mère.

Avant d'être étudiant et d'être en colocation avec des copains, je vivais avec mon père à Castanet.

Mes grands-parents maternels travaillaient aussi pour Tisséo en tant que contrôleurs. Ils sont maintenant à la retraite et ils vivent avec maman. Ils ont toujours été du côté de ma mère et ils détestaient mon père.

Je passe le samedi enfermé dans ma chambre à repenser à mon père et aux bons moments passés avec lui... nos dernières vacances à la montagne, nos parties de paintball, nos parties de Playstation aussi...

– Alex, tu... on... je... tu veux... on commande une pizza ce soir ? Tu prends une royale, comme d'hab' ?

Damien et Julien, mes colocataires s'inquiètent. Ils n'osent rien me dire mais je sens bien qu'ils voudraient faire quelque chose pour moi.

Le lendemain matin, je suis convoqué au poste de police pour y être interrogé.

J'aurais bien aimé rester chez moi. Parler du meurtre de mon père c'est encore trop dur pour moi, mais je suis bien obligé d'y aller.

Je prends le bus... et je descends à Palais de Justice. Je suis reçu par l'inspecteur Laloupe.

C'est un homme chic, il est grand et musclé. Je pense qu'il doit avoir une cinquantaine d'années. En voyant son bureau bien rangé, je suppose qu'il est très organisé. Il porte un jeans foncé, une chemise Kaporal et des Vans noires.

– Que faisiez-vous dans le métro vendredi soir à 23h30 ?

– Je sortais de chez ma copine qui habite à Ramonville et je rentrais chez moi.

– Votre père avait-il des ennemis ?

– Pas à ma connaissance, mais comme il était revendeur d'or, c'est bien possible... je ne sais pas, j'en sais rien...

– Savez-vous pourquoi il se trouvait dans le métro ?

– Non et d'ailleurs c'est étrange il ne prenait jamais les transports en commun, il avait la phobie de la foule.

Tout à coup, on frappe à la porte :

– Inspecteur Laloupe, venez vite ! Nous venons de nous rendre compte que le magasin de Monsieur Blé à Castanet a été cambriolé !

– Alex, suivez-nous !

Quand nous arrivons à la boutique de mon père, une foule s'est déjà formée. La boutique a été mise à sac et tous les coffres forts ont été vidés de leur contenu.

Pendant que la police criminelle procède aux premières constatations, quelque chose qui ne m'est pas inconnu me saute aux yeux : une touffe de poils roux.

Je m'empresse de la prendre et la mets dans ma poche. J'entends l'inspecteur Laloupe qui demande à ses collègues de rechercher l'inconnu du métro, devenu suspect numéro 1...

Je rentre chez moi pour y voir plus clair. Je me dirige vers l'arrêt de bus Péries. Le bus arrive immédiatement. Je fouille dans ma poche, je cherche ma carte Pastel, je monte, je la passe sur la borne, je relève la tête et là... c'était le 62!

Je me retrouve nez à nez avec ma mère que je n'avais pas vue depuis deux ans.

– Bonjour, Alex. Heu... Je suis désolée pour papa...

– Tout ce que tu trouves à dire c'est que tu es désolée pour papa? On ne s'est pas vus depuis deux ans et « désolée pour papa »?! Et toi, t'étais où vendredi soir à 23h30?

Elle s'énerve en me montrant l'écrêteau sur lequel il y a marqué: « Ne pas parler au chauffeur », j'insiste mais elle démarre en trombe.

De colère, je vais m'asseoir au fond du bus. Sa réaction me paraît étrange.

Je me refais le film des dernières heures et je repense à papa. Je retiens mes larmes. Je descends à Ramonville et il y a écrit sur la porte de l'entrée du métro: « Station fermée pour raison d'enquête ».

Je continue à pied jusqu'à Paul Sabatier où je prends le métro direction les Carmes.

Arrivé à l'appartement, je m'aperçois que j'ai un appel manqué sur mon portable. J'écoute le message. C'est l'inspecteur Laloupe qui m'annonce qu'ils ont trouvé l'agenda

de mon père. Il avait noté un rendez-vous pour le vendredi soir à 23h30 au métro sans préciser avec qui. Il pense que c'est avec ce fameux inconnu qui s'est enfui. Damien et Julien arrivent à ce moment-là.

– On est sincèrement désolés pour ton père Alex. Si on peut faire quelque chose pour toi...

– Justement, vous allez m'aider...

Le lundi suivant se déroulent les obsèques de papa à Castanet. Il y a peu de monde car mon père n'avait pas beaucoup d'amis. À ma grande surprise, maman n'est pas là mais les jumeaux et mes grands-parents sont présents.

Maya, comme toujours, est avec Tonnerre, son cobaye.

Les jumeaux ont l'air absent les yeux vitreux, sur leur petit nuage comme d'habitude.

Après l'enterrement, je me dirige vers mon frère et ma sœur:

– Pourquoi maman n'est pas là?

– Saluuut, Alexeueueu.

– Maman? Ben, elle est partiie conduire le bus à Disneyland...

Et là, je comprends qu'ils ont recommencé à se droguer.

Je les suis discrètement en scooter. Ils se rendent sur l'avenue principale de Castanet, une voiture s'arrête, ils s'engouffrent à l'intérieur. Je les suis jusqu'au Capitole. Je me gare n'importe comment à l'angle de l'avenue Alsace Lorraine car j'ai peur de perdre leur trace.

Là, ils descendent en vitesse dans la station et j'ai un peu de mal à les suivre.

Arrivés en bas, je les vois inspecter chaque colonne en granit, apparemment à la recherche de quelque chose. Ils discutent un moment, mon frère passe un coup de fil avec son portable et ils repartent de la station.

Je les vois remonter dans la voiture avec laquelle ils sont arrivés. Il me semble reconnaître le chauffeur à sa silhouette mais je ne le distingue pas bien à cause des vitres teintées. La portière s'ouvre et j'entends :

– C'est un sac noir qui est à l'intérieur de la quatrième colonne en granit à droite. Dépêche-toi, on va nous repérer !

– Oui, oui j'ai compris.

Maya redescend dans la station et remonte avec le fameux sac. Cette silhouette, cette voix...

Mince ! Voilà la fourrière qui embarque mon scooter... il ne manquait plus que ça ! J'appelle Damien et Julien :

– Venez vite me chercher ! Je suis Place du Capitole. J'étais en train de filer mon frère et ma sœur et on vient d'embarquer mon scooter.

Ils n'hésitent pas une seconde et un quart d'heure plus tard, ils sont là. Et dire que j'ai laissé filer les jumeaux !

Mes colocos m'emmènent à la fourrière et je peux enfin récupérer mon scooter. Je décide de rentrer chez moi. J'ai du mal à approcher de mon immeuble car plusieurs véhicules de police bloquent la rue... l'entrée du bâtiment est cernée par des policiers armés !

Laloupe, que je reconnais de loin se dirige vers moi d'un pas assuré. Il n'a pas l'air content :

– Vous êtes en état d'arrestation !

– Quoi ? Moi ?... mais !!!

– Nous avons trouvé chez vous des indices qui nous permettent de vous soupçonner : des poils roux dans votre appartement. Ce sont exactement les mêmes que ceux retrouvés dans le magasin de votre père.

Ils me passent les menottes et m'embarquent au poste de police sous les regards effarés des voisins. Damien et Julien essayent de s'interposer en criant :

– Il est innocent...

– On était avec lui !

Mais rien n'y fait, je me retrouve dans la voiture de police comme un vulgaire criminel.

Arrivés au poste, on me jette dans un petit local tout pourri, avec un gardien qui fait deux fois ma taille.

Je m'allonge sur le banc et je me refais le film de ces derniers jours : d'abord papa est assassiné, ensuite son magasin est cambriolé ; cette touffe de poil de Tonnerre, et puis le comportement de ma mère dans le 62... Et si... ?

Dire qu'il y a quelques jours, j'étais un modeste étudiant sans histoire...

Je demande à parler à Laloupe. Il faut absolument que je lui fasse part de mes soupçons. Un policier vient me chercher et on m'accompagne jusqu'au bureau de l'inspecteur.

- Qu'avez-vous à me dire ?
- Je suis innocent et je peux vous le prouver.

Et là je lui raconte tout ce que j'ai vu durant ma filature, ce sac dans les colonnes en granit de la station Capitole et le comportement étrange de ma mère et des jumeaux.

Laloupe accepte ma proposition de collaboration et me libère. Je décide de rentrer chez moi pour en parler avec Damien et Julien et faire le point sur mon enquête. En arrivant devant la porte de l'appartement, je découvre une lettre sur le paillason, je l'ouvre :

Cesse tes recherches ou tu vas rejoindre ton père... Elle est écrite avec des lettres découpées dans un journal et aucune signature. Je suis d'abord étonné puis horrifié et je m'empresse d'appeler Laloupe. Mince, il ne répond pas. Je lui laisse un message.

Bon, tant pis, je sais que je prends des risques mais je vais quand même aller chez ma mère pour y voir plus clair.

Quand j'arrive, les volets sont fermés. J'ai beau sonner, personne. C'est alors que je me souviens où ma mère cachait ses clés. Je fais le tour de la maison, je cherche sous le bac à fleurs, je trouve les clés.

Entre-temps, l'inspecteur Laloupe qui avait eu mon message arrive avec du renfort.

Nous décidons de rentrer dans la maison. Rien n'a changé en cinq ans. Tout laisse à penser que les occupants sont partis de façon précipitée : la lumière et la télé sont allumées, il y a encore des restes de repas sur la table de la cuisine...

Laloupe me dit :

- Alex je me rends compte seulement maintenant que vous êtes innocent. Je suis désolé.

Et il me tend un journal dans lequel on a découpé des lettres... la lettre anonyme ! L'inspecteur me dit que je peux rentrer chez moi.

Avant de partir, je monte dans mon ancienne chambre et quelle n'est pas ma surprise de voir qu'elle a été transformée en local de trafic de drogue. Je découvre un sac. Le même que Max avait récupéré à la station de métro du Capitole. Je l'ouvre, il y a de l'or, des sachets de drogue et une arme encore chargée. Je continue mes recherches dans la chambre de ma mère. Je remarque la photo du mariage de mes parents au-dessus du lit. Le visage de mon père a été déchiré.

Il y a des tas de sacs remplis d'or et de drogue. Et si je les prenais, et si je m'enfuyais... et si, et si...

Je n'ai pas le temps de m'interroger davantage, j'entends un grattement à la porte de l'escalier de secours. J'ouvre, je vois Tonnerre. S'il y a Tonnerre, il y a Maya pas loin, s'il y a Maya, il y a mon frère et s'il y a Max, il y a forcément mes grands-parents et forcément ma mère... je comprends que c'est fini pour moi. Effectivement :

- T'as toujours pas compris que tu allais mourir ? La lettre ne t'a pas servi de leçon ?

- Pourquoi tout ça maman ? Pourquoi avoir tué papa ?

- Ton père n'a jamais voulu me donner de l'argent... tu crois pas que j'allais continuer à conduire des bus toute ma vie ? Avec tout cet or, on va pouvoir partir au soleil avec ton

frère et ta sœur. À nous Tahiti, Hawaï, les Seychelles, l'Île Maurice!

Je comprends que c'est ma dernière heure. Max pointe sur moi une arme et là... Haaaaaaa...!!!

– Alex, Alex, bon anniversaire!

J'ouvre les yeux. Je suis allongé sur le canapé et ma mère est penchée au-dessus de moi:

– On dirait que tu as fait un petit malaise mon chéri! 10 ans, c'est aussi terrible?

– Papa? Tu es vivant!

– Ben oui, tu crois quoi? Que j'ai été assassiné par un cochon d'Inde?

– Non mais, j'ai pensé à des trucs... enfin c'était trop... mais trop compliqué!

GROS TRAFIC

Il est minuit. Tout le monde dort dans le dortoir. Tout le monde sauf moi... Moi, c'est Amaury. J'ai 15 ans et je vis dans un foyer. Le foyer Marengo. Ce foyer, je le connais comme ma poche, c'est comme ma maison. D'ailleurs... c'est ma maison. Et ça fait plus de cinq ans que je suis là et que je vois passer des couples qui veulent adopter, mais moi, ben j'ai jamais été choisi.

Ces derniers temps, il ne fait pas bon vivre ici... Trois de mes camarades sont morts en quelques jours. L'horreur! Du coup, il y a comme une drôle d'ambiance. Ce soir, à table, personne n'a parlé et moi, je n'ai pas réussi à manger. Hélyette, notre cuisinière a insisté alors j'ai fait semblant de prendre quelque chose mais je l'ai aussitôt jeté dans la poubelle derrière moi. Tant pis si elle le remarque, je suis trop nerveux pour avaler quoi que ce soit.

Et pourtant, ses bons petits plats, qu'est-ce qu'on les aime... comme elle! On l'adore tous Hélyette. On ne serait rien sans elle ici. Elle nous prend sous son aile à notre arrivée au foyer et s'occupe de nous comme de ses propres enfants. On dit d'ailleurs qu'elle n'a pas pu en avoir des enfants. Moi je ne sais pas, j'ai jamais osé lui demander...

À chaque anniversaire, elle nous prépare des gâteaux fabuleux, au chocolat, avec plein de crème et des bonbons partout. Et ses macarons! On se bat tous pour ses macarons! Avant elle était pâtissière. Mais on ne sait pas trop pourquoi elle ne l'est plus. Il y en a qui disent qu'elle aurait même travaillé dans l'armée...

Je n'arrive pas à dormir... J'ai plein de trucs qui me trottent dans la tête... Je repense à mes copains que je ne reverrai plus jamais. J'ai du mal à réaliser. Je me sens super triste... Tout à coup, j'entends des voix. Quelqu'un approche. Je ne sais pas ce qui me prend mais je me dis qu'il faut que je me planque, et vite. Personne n'a bougé dans les deux lits qui restent occupés ici. Trop tard pour les réveiller...

Si seulement Christophe était là! Il saurait quoi faire lui! Christophe c'est le nouveau médecin du foyer. Hélyette l'a rencontré dans le bus qui va de la clinique de l'Union à chez elle, il y a quelques mois. Christophe, tout le monde l'appelle C88 parce que, quand il faisait son internat en chirurgie à Ranguel, il était le seul qui avait continué à circuler en bus, le 88. Bon, on devrait l'appeler C43 maintenant qu'il travaille à la clinique de l'Union (il se déplace toujours en bus, il est super simple, sans chichi) mais C88 est resté et je trouve ça cool.

Je suis ravi qu'il ait remplacé le vieux ronchon qu'on avait. Lui, je l'aimais vraiment pas. Et puis il sentait super mauvais. Alors que C88, il est vraiment trop génial. Il est devenu un peu comme un grand frère pour moi, même si à notre première

rencontre, c'était pas gagné... D'ailleurs, je m'en souviens comme si c'était hier...

– Alors, c'est toi le fameux Amaury dont me parle tant Hélyette?

– Alors, c'est toi le fameux docteur dont nous parle tant Hélyette?

– Eh bien... Elle ne m'avait pas dit que tu étais si insolent...

– Je ne suis pas insolent, je suis méfiant. Je ne parle pas aux inconnus.

– Dans ce cas, je me présente. Je m'appelle Christophe et je suis chirurgien à la clinique de l'Union. Mes amis m'appellent C88.

– Ouais, je sais... C'est vrai que tu lui as sauvé la vie à Hélyette?

– Quand même pas... Elle a fait un malaise dans le bus et s'est évanouie dans mes bras... Alors je me suis occupée d'elle, on a sympathisé et... voilà! D'ailleurs, ce jour-là, elle avait passé la nuit à te préparer un magnifique gâteau au chocolat, ton préféré il paraît, et c'était pour ça qu'elle était si fatiguée...

Il l'a sauvée notre Hélyette... Et puis en plus il a fait plein de missions humanitaires en Afrique... Parfois même dans des régions en pleine guerre. Il nous en parle souvent. Alors il saurait quoi faire là, non? Qu'est-ce que j'aimerais qu'il soit là! Mais qu'est-ce que j'aimerais qu'il soit là!

On entre! Je ne peux pas distinguer leurs visages, il fait trop sombre. Ils s'approchent, prennent mes camarades un par un et, curieusement, aucun ne bouge, aucun ne se réveille. J'ai envie de hurler pourtant aucun mot ne sort de ma bouche. Je commence à avoir des palpitations, mais je me glisse à leur poursuite. Je ne sais pas si c'est la peur ou le froid qui me glacent comme ça. Je suis terrifié à l'idée qu'ils me surprennent. Mais où vont-ils? Et mes potes qui ne réagissent toujours pas. Ils sont morts ou quoi? Oh les gars! Réveillez-vous!

Bon, allez, pas le temps de flipper là, action!

Ils se dirigent vers la sortie de secours du foyer. Ils parlent mais je ne distingue que « clinique... vite... ». Bon, c'est qu'ils sont toujours vivants mes copains, non? Je me faufile discrètement. Il y a une ambulance devant l'entrée. Bizarre... Pourquoi faire ça de nuit, en cachette, si c'est pour les emmener en ambulance? J'y comprends rien!

Je pique le vélo du gardien, tant pis, il ne m'en voudra pas. Je pédale aussi vite que je peux. J'ai les yeux qui pleurent tellement il fait froid. À chaque fois qu'ils tournent, j'ai peur de les perdre de vue. Pourtant, j'ai comme une impression de déjà-vu... Mais oui, le trajet du 43! Tous les dimanches, je le prends avec Hélyette. Maintenant, je sais précisément où ils vont: à la clinique de l'Union, bien sûr! Jamais je ne me serais senti capable de pédaler aussi vite... Ni aussi longtemps d'ailleurs! Quand je vais raconter ça aux copains! Et à C88!

L'ambulance est garée devant les urgences. Vide. Et personne à l'horizon... Je me dirige à l'aveugle dans le

bâtiment, les couloirs sont sombres. J'ai la trouille... J'entends des bruits de pas. Ils se rapprochent... Je rentre dans le premier bloc que je trouve et je me planque dans l'énorme placard sur le côté. Ça sent bizarre... On dirait que le vieux ronchon travaille ici tiens!

Mais... pourquoi je me suis caché ici, pourquoi? J'entends des voix, elles approchent... Quelqu'un entre... C'est quoi tout ce remue-ménage? J'ai peur. Non... Calme-toi... Respire... Oui, respire...

Plus de bruit... Il faut que j'aie vu ce qui se passe, que je comprenne... Oh mon dieu! Mais qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi ils ont des tuyaux partout? Alors eux aussi ils vont mourir?

Des pas... Au secours... Vite! Mon placard!

– Bon dépêchez-vous, on a besoin des organes à 6h30, le 43 part à 6h38 précises de la clinique, il faut être à l'heure, compris? Pas comme la dernière fois où j'ai fait tout ça pour rien!

Plein de questions se bousculent dans ma tête... Les organes? Quels organes? Ils ne sont pas morts là! Eh oh! Ils allaient très bien au dîner!

Le silence revient. Ils sont ressortis. Faut absolument que je les sorte de là! Et vite! Je me glisse à nouveau hors de mon placard. Pas le temps de dire ouf que la porte s'ouvre violemment. C88! Oh noooooon! Pas ça! Pas lui! Non! Pas lui!

– Amaury? s'étonne Christophe. Mais qu'est-ce que tu fais là?

Horreur à la clinique de l'Union... L'adorable Hélyette, celle que tout le monde adorait au foyer Marengo où elle était cuisinière, celle que tous les enfants considéraient comme leur mamie de cœur était en fait un monstre sans pitié. Elle est aujourd'hui accusée de meurtres avec préméditation et de trafic d'organes sur mineurs. À l'aide de complices à la clinique de l'Union, elle a drogué ses petits protégés pour ensuite les faire hospitaliser puis prélever leurs organes. Et c'est grâce au courageux Amaury, 15 ans, un adolescent du foyer et à Christophe Lecœur, chirurgien à la clinique et médecin du foyer, que cette horrible femme a pu être arrêtée avant qu'elle ne récidive sur deux autres jeunes du foyer. La scène a dû être glauque, très glauque pour ce pauvre Amaury.

– Tu as vu, C88, on est des héros maintenant! Et dire que quand je t'ai vu entrer dans la salle j'ai cru que c'était toi le monstre!

– Tu es devenu tout pâle quand tu m'as vu!

– Oui, j'ai vraiment cru que j'allais tomber dans les pommes...

– Heureusement que j'étais de garde cette nuit-là!

– Ça m'a rassuré quand j'ai compris que ce n'était pas toi mais... pour Hélyette, j'arrive pas à y croire! Mais pourquoi elle a fait ça, pourquoi? Elle était tellement gentille avec nous!

– Je ne sais pas. Il y a pas mal de zones d'ombre dans son passé il semblerait. L'enquête nous en dira plus.

– Qu'est-ce qu'elle va devenir?

– Oh! Ne t'en fais pas pour elle! Elle n'aura que ce qu'elle mérite! Après tout, ce qu'elle a fait est vraiment horrible!

– Ouais, mais nous, qu'est-ce qu'on va devenir au foyer?

– Eh bien... Je ne sais pas... Je voulais t'en parler... Écoute, j'ai des horaires de folie, je ne suis pas souvent là, mais ça fait un moment que ça me trotte dans la tête... Et je crois que c'est l'occasion... Après tout ce qu'on a vécu... Ça te dirait de devenir A88?

– A88?

– Non, d'ailleurs ce serait plutôt A43.

– Quoi? Mais c'est quoi ce truc? J'y comprends rien là!

– Bon, moi, c'est C88, toi c'est Amaury et... si tu viens vivre chez moi... avec moi... Il faudra que tu prennes le 43... Donc... A43... Qu'est-ce que tu en dis?

LA VALISE DES RAILS

Zineb

8 heures, et pour la première fois de ma vie, je suis contente d'aller au collège! Nous sommes tous réunis devant l'établissement Rosa Parks. 22 élèves. Rien que des 6e 5. J'aperçois Marco qui discute avec Anna :

– Marco! Prêt à skier, l'Italien ?

– Salut Zineb! Tu sais, je suis surtout pressé de te battre sur les pistes, mademoiselle la sportive.

Il passe rapidement sa main dans ses cheveux pour plaquer sa mèche rebelle.

– Arrête de te toucher les cheveux! On part au ski, pas à un défilé de mode!

– C'est plus fort que moi!

Madame Cabriol et Monsieur Marchal motivent tout le monde. Ce sont les professeurs de sport qui nous accompagnent au ski, plus exactement à Cauterets. Pour rejoindre la gare Matabiau, l'aventure commence vers la station les Trois Cocus. Bien sûr, tout le monde râle à cause des sacs lourds et des quinze minutes de marche. Nous arrivons à la station, nous compostons les billets. Ligne B direction Ramonville.

Marco

On monte dans le métro avec nos grosses valises. Cool! On est serrés comme des sardines! À la station Jean Jaurès, tout le monde descend. Une foule de touristes envahit le quai. Je me faufile tout contre mes meilleures amies: Anna, « l'intello » et Zineb, « la sportive ».

– Eh, t'as pas vu la prof?

– Ben, non, Zineb.

En fait tout le monde cherche Madame Cabriol. Personne ne l'a vue descendre de la rame. J'ai beau regarder de tous les côtés, plus de professeur! Avec les filles, on jette un coup d'œil partout, mais on ne la trouve pas. On ne sait pas quoi faire. On commence à avoir très peur! Comment a-t-elle pu disparaître en quelques secondes? Tout de suite, je pense à un kidnapping.

Il y a quand même avec nous Monsieur Marchal mais, lui aussi, ne semble pas rassuré. J'suis vraiment inquiet, Anna essaie de me calmer mais ça ne sert à rien. Je me tourne vers tous les autres et leur dis:

– Madame Cabriol a disparu! J'suis sûr que c'est un kidnapping!

Anna

Mes longs cheveux blonds cachés sous mon bonnet me tiennent chaud et mes lunettes tombent de mon nez tellement je transpire. Je veux sortir du métro pour respirer l'air frais.

Au bout de quelques minutes qui nous paraissent une éternité, Madame Cabriol nous rejoint et explique à la classe

la raison pour laquelle elle est partie. Je me rapproche d'elle pour bien écouter.

Madame Cabriol nous raconte qu'elle croyait qu'il manquait Alexis qui était en fait en train de faire tranquillement ses lacets. Elle ne l'avait donc pas vu. Il faut dire qu'Alexis est le plus petit élève de la classe. Ce n'est pas malin de sa part de se courber quand les professeurs comptent les élèves! Absorbée par la peur, notre professeur est remontée par les escalators à toute vitesse pour reprendre le métro en sens inverse et chercher Alexis.

De mon côté, je suis soulagée qu'elle revienne parce que, sinon, le voyage serait tombé à l'eau, et je n'aurais pas pu passer une bonne semaine avec Zineb et Marco à dévaler les pentes! Une fois au complet, nous changeons de ligne en direction de Balma-Gramont et nous descendons à Marengo. Je pense déjà à ce qu'on va faire.

– Anna, tu crois que les profs vont nous mettre dans quel groupe? Les Marmottes ou les Aigles? me demande Marco légèrement inquiet.

– Je ne sais pas... Je préfère le groupe des débutants parce que je ne suis pas tout à fait entraînée.

– Ah ben moi, c'est les Aigles. Il paraît que c'est le groupe des meilleurs skieurs!

– L'important c'est qu'on s'amuse bien, non?

– T'as raison, et puis que personne d'autre ne disparaisse!

Marco passe une nouvelle fois sa main dans ses cheveux. Moi, je trouve que c'est trop mignon quand il fait ça!

Zineb

Gare Matabiau. Nous sommes enfin prêts. Avec tous nos bagages, nous ne passons pas inaperçus. Le bruit des roues résonne dans le hall de la gare. Je remarque qu'Alexis a du mal à porter sa valise qui semble plus grande que lui. Alors je l'aide à la tirer jusqu'au quai.

– Ouuh! Y a d'amour dans l'air! dit Marco, en rigolant.

– Quoi? T'es jaloux?

Lorsque le train arrive, nous montons dans la deuxième voiture et nous mettons nos valises dans les espaces prévus au début du wagon. Qu'est-ce qu'elles peuvent être lourdes! Finalement, il me manque encore quelques muscles au niveau des bras!

Coup de sifflet. Nous voilà partis en direction de Lourdes. Monsieur Marchal et Madame Cabriol se trouvent dans une voiture tandis que Marco, Anna et moi, nous nous affalons dans un espace à quatre places.

– Anna, je peux t'emprunter ta tablette, s'il te plaît? J'ai oublié la mienne et j'ai envie de jouer.

– Euh, oui, vas-y!

– Ouais, mais il me faut ta valise pour prendre ta tablette!

– Mais vas-y! me répond Anna, trop occupée à admirer Marco.

Un petit peu de musculation des bras. Aucun garçon pour m'aider. Au passage, je décoiffe Marco pour me venger!

Anna

Quand j'ouvre ma valise, je vois tout de suite que ce n'est pas la mienne: il y a des affaires noires, des pulls, des pantalons et en fouillant, je découvre un petit sachet. Je l'ouvre et aperçois de beaux diamants étincelants plus... une arme. Mais qu'est-ce que ça fait là?

– Y a quelque chose qui ne va pas? demande Zineb.

En fouillant un peu plus, je vois une casquette avec les initiales TS inscrites. Je la sors.

– Mais, elle n'est pas à toi? s'étonne Marco.

Et je leur mets l'arme devant les yeux. C'est clair, on a échangé ma valise. Et j'ai celle d'un « malfaiteur » comme ils disent dans les bouquins. C'est logique! Un vol de diamants a dû avoir lieu et nous avons entre nos mains le butin des cambrioleurs! En attendant, moi, je n'ai plus mes affaires! Adieu le ski!

Il faut maintenant mettre la main sur le voleur pour retrouver ma valise! Alors nous décidons de partir à sa recherche dans tous les wagons, mais pas la peine d'attirer l'attention des professeurs.

– On va le retrouver ton voleur, dit Marco, en se passant une nouvelle fois la main dans ses beaux cheveux bruns.

– On ne sait pas à quoi il ressemble mais on sait au moins qu'il se trouve dans le train puisque sa valise est avec nous!

– Il n'a pas pu s'échapper! Il faut qu'on cherche quelqu'un dont le nom correspond aux initiales TS, je déclare, très sûre de moi. Ce n'était pas le moment de paniquer.

– Comment faire? remarque Zineb.

– Il faut observer les gens qui passent et regarder s’ils ont la même valise qu’Anna, dit Marco.

– Suivez-moi! je déclare un peu autoritaire. Vous m’appelez toujours « l’intello », donc c’est moi qui dois trouver les meilleures solutions.

– Mais, c’est moi la débrouillard de groupe! Je pars en tête! dit Zineb.

– Mais moi, je suis plus à l’aise pour parler aux gens, remarque Marco.

– Ah non, toi, tu discutes toujours avec Anna! répond Zineb.

– Oh! Stop tous les deux! je gronde.

Marco rougit.

– Nous sommes en train de nous disputer pour savoir qui est le meilleur du groupe. Ce n’est vraiment pas le moment, j’ai perdu ma valise, moi! Il faut qu’on aille fouiller dans tous les wagons.

Zineb

Rien. Pas de valise dans les wagons. Ni dans les toilettes. Il ne nous reste plus qu’à inspecter la voiture-bar. Il faut nous dépêcher, pour ne pas que les professeurs nous cherchent.

– Grouille, Anna! Et Marco, arrête de te recoiffer tout le temps, on a plus urgent à faire! je dis un peu énervée. Vous ne savez pas vous dépêcher ou quoi? Mais qu’est-ce qu’il a ce matin Marco à faire son beau avec ses cheveux?

– Si! Si! répondent-ils en chœur.

Quand nous arrivons dans la voiture-bar, il y a peu de monde. Un homme se tient à l’écart, au fond assis à une table. Il me paraît tout de suite bizarre. Est-ce sa montre en or ou son costume noir qui m’inquiète? Mais il a vraiment la tête d’un voleur.

– Vous avez vu la tache de sang sur son costume? Ça se voit qu’il vient juste de tuer quelqu’un!

– Arrête Marco de dire n’importe quoi! je dis un peu agacée.

– C’est vrai Marco, si ça se trouve c’est juste du ketchup: il a dû manger un hamburger, dit Anna en le calmant un peu.

– Ça suffit! C’est pénible, t’es toujours en train d’imaginer le pire! Tu regardes trop de films!

Le barman appelle notre inconnu: « MonsieurStoko, votre commande est prête ». Je vois Anna toute pâle près de moi. Elle aussi a fait le rapprochement avec les initiales TS. Et je me dis aussi qu’il y a eu un autre rapprochement dans l’air entre Anna et Marco. Marco rassure Anna avec des paroles douces.

Marco

Le contrôleur arrive dans la voiture-bar où il vient vérifier les billets des passagers. Je dis aux filles que je suis le plus à l’aise pour parler aux gens. Alors j’ m’avance vers lui et j’ lui demande:

– C’est qui l’homme assis au fond de la voiture à l’écart des autres personnes, là-bas?

Avec un grand sourire, je lui raconte qu’il me rappelle mon ancien maître.

Il me répond :

– Comment veux-tu que je le sache ?

– Ah, bah mince ! Je croyais que c'était M'sieur... Stoko.

– Mais c'est tout à fait ça, vous avez devant vous le grand Tom Stoko !

Notre voleur est bel et bien dans le train, devant nous, et le contrôleur semble l'admirer. Bizarre ce contrôleur !

Anna va pouvoir retrouver sa belle combinaison rose. On suit discrètement notre suspect jusqu'à sa place où d'autres personnes semblent le connaître. Je décide de prendre les devants, c'est moi l'homme de la situation ! Une petite tape sur l'épaule de notre voleur et j'me lance d'un ton brusque, faut que j'arrive à lui faire peur :

– J'sais tout sur vous. C'est pas parce qu'on est des enfants qu'on peut pas démasquer un voleur.

– Je ne sais pas du tout de quoi vous voulez parler, jeune homme !

– Faites pas l'innocent ! On a tout vu : les armes, les diamants...

– Ah ben oui ! J'en ai même besoin pour ce soir !

Je jette un coup d'œil en direction des filles : Anna a les yeux grands ouverts et reste bouche bée, Zineb, elle, semble pétrifiée. Notre voleur s'apprête à cambrioler de nouveau et il s'en vante même ! Il est fou ou quoi ?

– Pourquoi êtes-vous si pâles ? Vous avez vu un fantôme ?

– On, on n'a pas vu de fantôme. On a vu... un voleur, je dis tout bas.

– Quoi ? Où ça ? Avez-vous pensé à avertir le contrôleur ?

– Non, on voulait résoudre l'enquête tout seuls. Et maintenant, on vous a trouvé. On vous a démasqué ! On a des preuves : c'est nous qui avons vos armes et les bijoux que vous avez volés ! Sur ce coup-là, j'peux dire que j'ai été le meilleur, j'ai assuré grave. Je crois que j'ai impressionné les filles... enfin, j'espère qu'il y en a surtout une qui a admiré mon talent...

– Moi, un voleur ? dit Monsieur Stoko dans un grand éclat de rire. Vous avez vraiment beaucoup d'imagination, jeune homme !

Tout à coup, je sens la main d'Anna en train de me tirer le pull :

– Marco, Marco... Chut, tais-toi... Regarde à côté l'affiche que tient la dame dans ses mains.

Je lis l'affiche et je vois écrit : *Braquage raté* ce soir à Lourdes.

Anna

On a tout faux depuis le début ! On est abasourdis, sous le choc. Et tellement déçus d'avoir cru qu'on était de vrais enquêteurs pendant un moment.

– Quand je pense qu'on a accusé un innocent, soupire Marco. La honte ! J'ai qu'une envie : me cacher sous un fauteuil...

Ce n'était pas des diamants ni une arme, enfin, pas des vrais, mais des accessoires pour une pièce de théâtre, *Braquage raté*, avec la compagnie de Tom Stoko, en représentation ce soir à Lourdes à 20h30. Mon intuition nous avait bien trompés

cette fois-ci! Confus, nous allons vite chercher la valise de TS et la lui rapportons.

– M’sieur, désolé de vous avoir pris pour un voleur! s’excuse Marco.

– Marco, parle un peu mieux quand même! dis-je un brin énervée. Marco rougit après ma remarque. Il est mignon quand il rougit.

– Je vous remercie les enfants de m’avoir ramené ma valise et puis, bravo car c’était encore mieux que dans ma pièce de théâtre! s’exclame Tom Stoko en souriant.

Il n’a vraiment pas l’air embêté qu’on l’ait confondu avec un cambrioleur. Il est vraiment très sympa cet homme! Je me demande comment on a pu le prendre pour un voleur.

– Avec plaisir M. Stoko, dis-je.

– Vous savez quoi? Je vais vous offrir des places pour mon spectacle. Pour vous et vos professeurs. Je ne m’étais même pas rendu compte que je n’avais pas la bonne valise. Sans vous, le spectacle n’aurait pas pu avoir lieu ce soir, dit Tom Stoko.

– Mais vous étiez où? crie Madame Cabriol, rouge comme une tomate.

Nous sursautons. Nous ne l’avions même pas vue arriver, et elle semble légèrement fâchée! C’est le moins qu’on puisse dire!

– Euh... excusez-nous, on ne voulait vraiment pas vous inquiéter, je déclare. On a juste eu un petit problème de valise, mais tout s’est arrangé! En plus, on a gagné des places gratuites pour un spectacle de théâtre!

– Ne vous inquiétez pas, vos élèves étaient avec moi, et m’ont bien fait rire. Grâce à eux, mon spectacle pourra bien avoir lieu ce soir.

Madame Cabriol semble un peu perdue mais accepte les places que lui tend Tom Stoko.

Zineb sautille partout et Marco affiche son plus beau sourire. Nous sommes très excités! Nous venons de résoudre tout seuls une enquête et allons voir le spectacle de l’homme que nous avons un peu sauvé.

Et si Marco pouvait s’asseoir à côté de moi ce soir... Rien que d’y penser, j’ai le cœur qui déraille...

FATAL 64

Des disparitions inquiétantes menacent Colomiers. Cinq individus ont déjà disparu. Tous de sexe masculin. Les coïncidences sont troublantes. Ils auraient tous pris le bus 64 avant de disparaître.

Cette information faisait la une de nombreux journaux. Luigi avait lu en boucle tous les articles sur cette affaire dans l'espoir d'avoir un déclic qui ferait avancer l'enquête. Luigi était inspecteur depuis peu. À le voir, en jeans et Converse aux pieds, il ressemblait plus à un adolescent qu'à un policier et sa maladresse naturelle contrastait avec son allure sportive.

Luigi, attendait depuis cinq minutes quand il vit le bus. Il fit un signe de la main et le bus s'arrêta devant lui. Les portes s'ouvrirent. L'inspecteur monta, salua le conducteur. C'était Jacques. Luigi avait déjà pris des informations sur lui en l'interrogeant la veille.

Lorsque Luigi était arrivé chez Jacques, le chauffeur lui avait ouvert la porte torse nu et souriant. Peut-être attendait-il quelqu'un d'autre... Il l'accueillit quand même et se pressa d'aller mettre un T-shirt. C'était un homme grand : de ses 1,95 m, il dominait le monde. Et Luigi pouvait assurer que ses

abdos n'étaient pas en Chamallows, mais bien des tablettes de chocolat en béton armé. Jacques lui avait servi une tasse d'un merveilleux thé russe parfumé à la bergamote que Luigi avait pris, méfiant. Jacques devait être un homme de trente ans tout au plus. Il avait un physique très agréable à regarder. Son teint légèrement bronzé faisait ressortir ses magnifiques perles vertes qui lui faisaient office d'yeux. Son nez droit ajoutait un charme supplémentaire à ce visage si fin et si délicat. De cet homme émanait une puissance et un charme fou, à faire chavirer plus d'une fille. Sa voix, aussi agréable que la pluie en plein désert, était remplie de toute la douceur du monde. Une vraie voix de sirène, rassurante et hypnotique : le chauffeur aurait pu vous demander de vous jeter dans la Garonne, vous l'auriez fait ! Il avait beau être très musclé, Jacques paraissait aussi doux qu'un agneau. Du moins, c'est l'impression qu'il donnait au premier abord. Pendant l'interrogatoire, le jeune homme avait semblé très calme. L'inspecteur apprit que Jacques avait une double vie. Le soir, il était danseur dans un cabaret toulousain. Jacques avait répondu avec une grande simplicité à toutes ses questions et Luigi avait apprécié cela.

Luigi jeta un coup d'œil sur les passagers du bus : un retraité qui lisait *La Dépêche*, une maman avec son enfant sur les genoux, quelques employés et des lycéens. D'un pas décidé, il se dirigea vers le fond du bus où se trouvait un jeune homme.

C'était Damien, son suspect numéro 1, celui qui avait accroché son regard sur toutes les vidéos de surveillance qu'il

avait visionnées ces derniers jours. Il était reconnaissable avec son physique de rugbyman et sa mallette noire qu'il promenait avec lui. Le bus freina brusquement et Luigi manqua de tomber. Il voulut s'agripper à une barre mais c'est la mallette de Damien qu'il attrapa. Il tomba sur les fesses et la mallette glissa à terre et s'ouvrit. Une dizaine de couteaux de cuisine s'éparpillèrent sur le sol. Le jeune homme paraissait furieux.

– Je m'excuse, dit Luigi. Attendez, je vais vous aider à ramasser vos affaires.

– Non merci ! Et asseyez-vous si vous n'êtes pas capable de tenir debout dans un bus !

Luigi se fit très obéissant et s'assit sur un siège à côté de lui. Il regardait le garçon s'activer à ranger les gros couteaux. Il ne put s'empêcher de lui demander :

– Mais que faites-vous avec ces couteaux ? C'est dangereux !

– Entre vos mains, certainement ! Occupez-vous de vos affaires !

– Je peux vous offrir un chewing-gum pour me faire pardonner ?

Devant les yeux de chien battu que faisait l'inspecteur, Damien se mit à rire :

– Un chewing-gum ? J'veux bien.

Il ajouta :

– Si un jour j'ai besoin d'un clown dans mes vidéos, je penserai à vous !

C'est ainsi qu'il commença à lui expliquer sa passion pour les vidéos humoristiques sur le Web. Il préparait une super vidéo avec ses potes et avait emprunté pour le tournage des couteaux appartenant à son père, artisan boucher à Colomiers. Le bus était arrivé aux Arènes. Tout le monde descendit. Luigi reprit sa voiture de fonction et fila au commissariat.

Les lampadaires de la ville s'étaient allumés. Jacques terminait sa journée. Il amena le bus au dépôt. Un salut rapide à Mélanie, l'agent de propreté des bus de la ligne 64, puis il mit le contact de sa 308 flambant neuve. En jetant un coup d'œil dans le rétroviseur, il aperçut une voiture de police garée devant l'entrée.

Mélanie le regarda s'éloigner puis s'appliqua à nettoyer méticuleusement toutes les surfaces du bus que Jacques venait de ramener. À ce moment-là, elle entendit quelqu'un toussoter derrière elle. Surprise, elle sursauta et se retourna. Luigi se tenait devant elle. Il lui expliqua qu'il était inspecteur chargé de l'enquête sur les disparitions dans le bus 64 et il avait des questions à lui poser. En voulant sortir sa carte de police de sa poche, il fit tomber son trousseau de clés. Quel maladroit ! Il se pencha pour ramasser ses clés tombées aux pieds de la jeune femme. Il eut ainsi tout le plaisir d'admirer la finesse d'une cheville ornée d'un joli cœur rouge. C'est dans des moments comme celui-ci qu'il appréciait sa maladresse légendaire. Il se redressa, sourit à la jeune femme et commença à la questionner.

Quelques heures après, la pleine lune brillait dans le ciel toulousain.

Jacques, le chauffeur de bus, s'était rendu dans sa boîte de nuit préférée.

Damien, le lycéen, était en plein cauchemar : son père, boucher, le prenait pour un cochon, l'égorgeait, le suspendait et l'ouvrait par le milieu... Au matin, il était fiévreux et resta dans son lit. Ce n'est pas ce matin-là qu'il finirait sa vidéo !

Mélanie, elle, se leva de bonne humeur et se fit un café bien fort. Devant le miroir, elle regarda pendant un long moment l'image qu'il reflétait : celle d'une jeune femme d'une vingtaine d'années. Elle n'avait pas un physique parfait, mais ce n'était pas non plus une horreur. Des cheveux bruns au carré entouraient un visage fin. Ses yeux étaient marron, son teint pâle était rehaussé de quelques taches de rousseur qui encadraient son petit nez en trompette. Elle souriait rarement car sa dentition n'était pas des plus belles. Elle ouvrit un coffre placé sur son lit et en sortit une perruque, une boîte de lentilles, un dentier et une trousse de maquillage. Quelques minutes plus tard, la transformation était totale. Elle était devenue une femme sexy très attirante.

Elle monta dans le bus avec deux grands sacs de supermarché remplis à ras bord de nourriture et de bouteilles d'eau. Avec son déguisement, Jacques ne l'avait pas reconnue. Dans le bus elle avait trouvé sa proie, elle s'approcha de lui. Luigi se laissa aborder par cette femme mystérieuse qu'il avait vue plusieurs fois, elle aussi, dans les vidéos de surveillance.

À l'arrêt suivant elle descendit et il se retrouva à l'aider tout naturellement à porter ses sacs. Elle était peu bavarde mais très souriante et séduisante. Elle l'entraîna jusqu'à chez elle.

Arrivée dans sa maison, elle proposa à Luigi :

– Je peux vous offrir quelque chose à boire ?

Luigi, sous le charme de la jeune femme, accepta. Elle laissa alors l'inspecteur sur le canapé design de son salon et partit dans la cuisine. Elle sortit une petite fiole de somnifère, lut la notice où était inscrit *Attention ! Ne pas mettre plus de deux gouttes*. Elle fit une tisane parfumée au gingembre. Mélanie mit une goutte de somnifère. Une deuxième. Elle s'arrêta. Elle mélangea le tout avec un peu de sucre. Elle apporta sur un petit plateau japonais les deux tisanes. Luigi, bien installé sur le canapé, attendait la femme en observant la décoration sobre de l'appartement. La voyant arriver, il sourit jusqu'à ses oreilles. Mélanie lui rendit son sourire. Elle s'assit en face de son invité sur un rocking-chair beige, et posa sur la table basse le petit plateau japonais. Elle donna sa tisane à Luigi qui la reposa, voulant rajouter du sucre. Il saisit le sucrier mais sa maladresse l'emporta et le sucrier tomba sous la table basse. Luigi se baissa pour le ramasser et aperçut un petit cœur rouge sur la cheville de la jeune femme. Ce tatouage, Luigi l'avait déjà vu quelque part. L'image du visage de Mélanie, la nettoyeuse de bus, lui revint en mémoire. Il avait aperçu le même tatouage lorsqu'il avait fait tomber ses clés. Il était dans un piège. Le cœur battant, il refit surface de dessous la table avec le sucrier à la main. Comme le sucre s'était répandu

par terre, Mélanie partit dans la cuisine chercher une pelle et un balai pour nettoyer les dégâts. Tout en s'excusant, l'inspecteur en profita pour échanger les tasses. Elle revint toujours souriante, balaya le sucre éparpillé avec beaucoup de grâce. Luigi s'excusa à nouveau et invita Mélanie à « tchiner » avec leur tasse de thé. Luigi expliqua à Mélanie, surprise, qu'il avait vécu à la campagne, et que c'était une tradition.

Mélanie et Luigi « tchinèrent », et commencèrent à boire. Luigi reposa sa tasse et observa la femme. Elle vacillait et semblait désorientée. Une profonde fatigue s'empara d'elle et ses yeux se fermèrent contre son gré.

Plusieurs heures s'étaient écoulées. Mélanie avait, d'abord, été transportée aux urgences puis, à son réveil, au commissariat central de Toulouse.

Luigi prit deux cafés à la machine dans le couloir. Mélanie en aurait certainement besoin pour sortir de sa torpeur. Arrivé devant la porte, il entra puis proposa le café à Mélanie, qu'elle accepta, fataliste. Il s'assit face à elle qui fuyait son regard.

– Bon, allez-vous m'expliquer ce qu'il s'est passé ? demanda l'inspecteur.

Mélanie ne lui répondit rien, les yeux fixés sur le sol. Luigi tenta quelque chose :

– Mélanie, les preuves sont accablantes, et pas en votre faveur, pensez aux familles des victimes, elles ont droit à une explication.

Luigi la fixait. Le son des secondes qui passaient retentissait dans la salle. Mélanie ferma les yeux, sa respiration

s'accélérait. Luigi sentait qu'elle était proche de craquer. Mélanie tremblait, elle ouvrit la bouche et hésita :

– Ça... ça a commencé il y a environ un mois, il devait être 23h30, je rentrais du travail quand j'ai senti une main m'attraper le bras et une autre me couvrir la bouche. On m'a tirée dans une ruelle très sombre. On m'a plaquée contre le mur, la main verrouillait toujours ma bouche. Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai reconnu mon... père. J'ai arrêté de me débattre pour qu'il me lâche, il a enlevé sa main, je lui ai demandé ce qu'il me voulait, il m'a dit qu'il avait des problèmes avec des joueurs de poker. Je lui ai ordonné de me laisser en dehors de ses histoires. J'ai commencé à partir, quand il m'a dit qu'il tuerait Bill, mon mari, si je ne faisais pas ce qu'il me demandait. En entendant ça, je me suis arrêtée net. Je lui ai demandé ce qu'il voulait. Il commença à m'expliquer que cinq hommes avec qui il avait l'habitude de jouer, le menaçaient car il avait de grosses dettes envers eux. Puis il m'expliqua ce qu'il attendait de moi. J'avoue que je ne m'attendais pas à ça malgré le fait que je lui avais déjà rendu des « services » dans ce genre. Il me fit comprendre qu'il fallait que je les lui ramène au plus vite. En effet, Il me laissait un délai de deux semaines seulement.

Luigi stupéfait, ne savait plus quoi penser. Il demanda à Mélanie de continuer son récit :

– Je savais que les cinq hommes prenaient tous le bus 64. Je savais comment agir sans me faire remarquer. Je me déguisais en une toute autre personne. Une fois dans le bus,

je m'approchais de ma cible et leur demandais de l'aide pour m'aider à porter un de mes sacs de courses.

Elle s'arrêta de parler. Les larmes lui montaient aux yeux.

– Chacun d'eux accepta, continua-t-elle, ils m'ont raccompagnée chez moi, et je leur ai proposé un verre. Je leur amenais un verre avec un somnifère très puissant. Ils s'endormaient quelques minutes après avoir bu. Le soir, alors que j'étais au dépôt de bus pour mon travail, mon père venait chez moi récupérer son « colis ». Je ne sais pas ce qu'il a fait de ces hommes.

Luigi avoua qu'il n'avait jamais entendu quelque chose de semblable.

– Merci Mélanie pour votre aveu. Nous allons devoir encore vous garder au poste, en garde à vue. Et... une dernière question: Pourquoi moi? De ma vie, je n'ai jamais joué au poker...

Pour seule réponse, la jeune femme baissa la tête.

9H12 - PAGE 28

Vendredi 5 avril

9h 12 - Ligne A – Basso Cambo

– Oh ! Attendez, attendez-moi, bordel ! J’peux pas entrer !

Benjamin souffle bruyamment. Les personnes autour ne font pas attention à lui et le bousculent de tous les côtés. Elles parlent entre elles, marchent vite, trop vite. Trop de bruit et de mouvement ! Il est là, sans son groupe, sans ses camarades, isolé sur ce quai qu’il ne connaît pas, sans savoir quoi faire. Il s’inquiète. Il ne sait pas où aller, il ne sait pas s’il doit prendre le prochain métro et rejoindre sa classe ou, au contraire, attendre ici leur retour ! En fait, il ne sait pas grand-chose !

Un homme le coupe dans ses pensées. Il parle très fort dans son téléphone. Benjamin a l’impression qu’il se dispute avec quelqu’un en faisant ostensiblement de grands gestes de son bras gauche. L’adolescent l’observe : il est grand, massif, porte un costume noir et tient une petite mallette. Le regard crispé, il met fin à sa conversation, place son téléphone dans la poche droite de sa veste. Benjamin s’interroge : « D’ailleurs il est où le mien ? » Il tape frénétiquement sur ses poches mais sans succès.

Et merde! C'est Thomas qui a son téléphone, il doit sûrement être en train de finir sa partie de *Candy Crush!*

Son regard croise celui de l'homme en costume. Ses yeux sont noirs, profondément et affreusement noirs. Benjamin se détourne. Il faut qu'il réfléchisse et prenne une décision.

Tout à coup, il ressent une douleur fulgurante sur le flanc gauche et s'effondre. Sa vue se trouble. Il a l'impression que quelqu'un se penche vers lui puis plus rien. Noir complet.

9h13 – Dans la rame

– Eh! Ça te dit mercredi après les cours d'aller voir le nouveau *Star Wars*? Il paraît qu'il déchire. On pourra manger au McDo juste avant.

– Cool, bonne idée! J'ai vraiment envie d'aller le voir, en plus je n'avais rien prévu. Viens, on va demander à Benjamin, qui l'a vu le jour de sa sortie, comment il l'a trouvé. Il doit être à côté des profs.

Aya et Lauris cherchent du regard leur camarade dans la foule de la rame. Elles peinent à le trouver car les gens sont serrés. C'est l'heure de pointe.

– Tu le vois?

– Non, ça m'inquiète.

– Pourtant, il doit bien être là. Les profs n'arrêtent pas de nous compter. Ils se seraient inquiétés, je pense, s'il en manquait un! Viens, on essaie d'avancer jusqu'à eux.

Lauris, suivie de près par Aya qui ne sait pas si elle doit se réjouir à l'idée de savoir son camarade resté seul (ça lui

donnerait une bonne leçon!) ou s'inquiéter, se faufile tant bien que mal entre les passagers pour avvertir un de ses professeurs.

9h15 – Même rame – Même voiture

– On a un problème, chuchote discrètement Marie Learagon à ses collègues Sophie Alvès et Virginie Duroy, la voix tremblante.

– Qu'est-ce qui se passe?

– Benjamin est resté sur le quai. Lauris vient de m'avertir. Il n'est pas dans la rame.

– Quoi? Comment ça? C'est pas possible! s'exclame Sophie.

– Pas si fort! Il faut aller le récupérer. Je pense qu'il est assez malin pour décider de nous attendre. Mais je ne suis pas certaine qu'il sache comment aller au musée! On ne peut pas l'appeler parce qu'il a prêté son téléphone à Thomas. Je vais reprendre le métro en sens inverse. Vous deux, restez avec le groupe. Descendez à la prochaine station et attendez-moi. Je vous appellerai dès que je serai avec lui. Ne vous inquiétez pas et essayez d'éviter d'en perdre un autre! Ayez l'œil sur eux.

9h20 – Ligne A – Entre Bellefontaine et Basso Cambo

Je tente de ne pas m'inquiéter mais je n'y parviens pas vraiment. Je suis responsable du groupe. Mille idées se bousculent dans mon esprit. Non, il faut que je reste calme. Il ne peut rien arriver. Benjamin m'aura attendue, il connaît les

consignes : si un élève se perd, il doit impérativement rester où il se trouve, surtout dans le métro.

La rame arrive à la station. Je regarde, je cherche Benjamin. La foule se presse comme chaque jour à cette heure-ci. Je vois un attroupement sur la voie d'en face. Je descends et d'un pas rapide je traverse les couloirs pour rejoindre le quai opposé. Je dévale les marches et me rapproche de ce rassemblement désordonné. Que se passe-t-il ? Où est Benjamin ? On me bouscule. Toute étourdie, je me fraie un chemin. Les gens se sont regroupés autour d'une personne allongée. Benjamin ! Je le vois gisant.

– Laissez-moi passer, c'est mon élève !

Il est inanimé. Je sens une main sur mon épaule : c'est un agent de sécurité, le visage affable. Je ne parviens pas à parler, je ne comprends pas ce qui s'est passé. L'agent tente de me rassurer, me dit qu'il a appelé les secours, que la blessure ne semble pas grave. Mais quelle blessure ? C'est alors que je remarque du sang sur le blouson de Benjamin. L'homme, très calme, m'emmène vers un banc pendant que ses collègues tentent de disperser la foule. Les mots me viennent difficilement. J'explique que Benjamin n'a pas pu monter avec nous dans la rame et que je suis revenue le chercher. L'agent me tend alors une feuille. Il me précise qu'elle a été retrouvée à côté de Benjamin, près de sa blessure, coincée sous son bras. Je ne comprends pas ce que cela signifie. Je lis quelques mots, ça ressemble à la page déchirée d'un roman que je ne connais pas, une page perdue numérotée 28. Je tressaille.

9h 32 – Station Bellefontaine

Je m'inquiète pour Benjamin. Marie ne m'a toujours pas appelée et ne répond pas au téléphone. J'essaie de me rassurer en me disant qu'il n'y a peut-être pas de réseau dans le métro. Les élèves sont calmes, ils discutent tranquillement, tous regroupés. Sophie paraît anxieuse. Je décide de les recompter, ne serait-ce que pour m'apaiser un peu. Il ne s'agit pas d'en perdre un autre ! 28. Non, j'ai mal compté. Antoine et Yanis se sont déplacés. J'ai dû me tromper.

– Ne bougez plus, s'il vous plaît ! Je vous compte 2,4, 6... 26, 27, 28. Ce n'est pas possible, il en manque vraiment un.

Qu'est-ce que je fais maintenant ? Je prévient Sophie ? Non, la connaissant, je sais qu'elle va être prise de panique. Elle déteste ces sorties pédagogiques, elle dit toujours que c'est une trop grande responsabilité. Je décide de prendre les choses en main, je m'organise. Il faut que Sophie reste sur place avec le groupe. C'est un cauchemar. Marie est partie chercher Benjamin et moi qui me retrouve là dans cette situation. Deux élèves perdus, c'est insensé, je n'ai jamais vécu cela et pourtant j'en ai organisé des sorties et des voyages ! Je décide de ne rien dire. Je détourne les yeux et vois du coin de l'œil un sac bleu, blanc, rouge sur le banc. C'est celui de Baptiste, je le reconnais. Où est-il ? Je sonde le quai, je le cherche frénétiquement. C'est lui qui manque. Discrètement je prends le sac... c'est encore ma manie de fouiner qui prend le dessus. Je sais pourtant que je ne devrais pas après ce qui s'est passé dans le pays. Je ne risque rien puisque je reconnais

ce sac, je le vois tous les jours aux pieds de Baptiste assis au premier rang. Je trouve un morceau de papier coincé dans la fermeture éclair. On dirait une page déchirée de roman.

9h44 – Station Bellefontaine

- Mets-toi là et tais-toi! dit l’homme au costume noir.
- Qu’est-ce que vous me voulez?
- Tu verras bien!
- Laissez-moi repartir!
- Tais-toi, ne bouge plus si tu ne veux pas avoir de problème. Je dois appeler quelqu’un et, après, tu verras.
- Allô! C’est moi. Tu m’entends? Tout fonctionne à merveille!

L’appel ne passe plus. La communication est interrompue.

Baptiste tremble. Il sent la sueur couler le long de sa colonne. L’homme le regarde. Il semble égaré. Il vient de raccrocher. Il s’énerve, s’agite.

- Vous allez me faire quoi?
- Tu verras bien.
- Ne me faites pas de mal!
- Tais-toi et laisse-moi réfléchir! lui impose l’homme sans oser trop lever la voix de peur d’ameuter les passants.

Baptiste est tétanisé. Il a bien vu, dans des films, que crier peut alerter la foule. Mais il n’y parvient pas. Il observe cet homme étrange qui le prend par le bras et le serre contre lui.

– Viens. Et t’as pas intérêt à faire le malin. Tu sais pas ce dont je suis capable.

En quelques minutes, depuis la montée de la classe dans la voiture, station Basso Cambo, jusqu’à cet échange entre Baptiste et l’inconnu, tout s’est accéléré. Benjamin a été emmené par les secours au CHU de Ranguel. Ses parents ont été contactés. Marie a appelé ses collègues qui l’ont informée de la disparition de Baptiste. Elle est restée avec les enquêteurs alors que ses collègues sont repartis sur Muret, sommés par la Principale du collège de revenir dans les plus brefs délais.

10h45 – Poste de la Brigade de sécurisation du métro

Un commissaire a été dépêché du poste de la Police du métro situé allées Jean Jaurès, pour mener l’enquête sur les lieux. Interrogatoires de témoins, recherche d’indices, visionnage des enregistrements des caméras se sont succédés. Les pages retrouvées près de Benjamin et sur le sac de Baptiste sont en cours d’analyse.

Il faut faire vite, le commissaire en a conscience. Les premières heures sont décisives. Il lui faut davantage d’éléments avant de demander au Procureur de la république de déclencher le plan « Alerte Enlèvement ». Après tout, c’est peut-être une fugue.

Marie insiste auprès de lui: Baptiste, elle le connaît bien, il n’aurait pas laissé son sac ni son portable. C’est un garçon sans problème. La main sur son téléphone, elle attend fébrilement un appel. Elle ne sait pas de qui mais elle attend.

15h50: un homme a été interpellé. Les pages du roman ont révélé des informations. Des cellules prélevées sur l'une d'elles ont parlé. Le profil génétique correspond à celui d'un certain Stéphane B...

Le commissaire mène l'interrogatoire. L'homme nie ce qui lui est reproché. Il dit ne pas comprendre.

16h45: on lui annonce sa garde à vue et on lui énonce ses droits. Trop d'indices mènent à lui: l'ADN, sa présence enregistrée par les caméras de surveillance sur le parking de la station Basso Cambo.

Baptiste n'a toujours pas été retrouvé.

16h53: le prévenu demande de pouvoir contacter un proche. Un officier lui tend un téléphone et désire savoir si c'est son avocat qu'il veut appeler. Pour seule réponse, il entend un « non » ferme.

– Allô. C'est moi..., dit Stéphane en tentant de parler discrètement afin que l'officier de police ne l'entende pas. Mais, il n'a pas le temps de terminer sa phrase. Son interlocuteur l'interrompt:

– J'ai essayé de t'appeler, tout à l'heure. On a été coupé. J' voulais...

– J'ai été placé en garde à vue. Je n'ai pas beaucoup de temps. Appelle notre avocat.

– Steph, ça a marché! Comme j' l'avais imaginé. Not' plan a fonctionné.

– De quoi parles-tu? Je ne comprends rien. Je te dis que je suis en garde à vue! Et de quel plan parles-tu? Où es-tu? Je t'entends très mal.

– J'suis dans l'métro, à Borderouge. J'ai réussi. Avec le gamin, j'ai pris la correspondance à Jean Jaurès, comme prévu.

– Quel gamin? Qu'est-ce que tu as fait? interroge Stéphane surpris et inquiet.

– J'ai prouvé que tout était possible.

– Ne me dis pas...

– Si!

– Tu as perdu la raison!

– J'vais rien lui faire, j'veux juste leur montrer.

– Libère ce gamin tout de suite, Philippe! Mais tu n'as donc rien dans la tête? Que crois-tu? Que ça va tout régler? Que tu vas devenir un grand auteur? Un criminel, oui! C'est ce que tu deviens. Ils m'ont arrêté, tu comprends?

– Ils vont te relâcher, t'inquiète pas, j'lui ai rien fait au même.

– Tu as blessé un adolescent et tu en as enlevé un autre...

– La blessure, elle est pas grave, j'ai fait attention, je lui ai juste donné un petit coup, ça va aller, c'est pas grave... Tu m'as toujours dit qu'on allait mener ce projet ensemble, tu me l'as toujours répété. Moi, j'avais les idées et toi tu écrivais, tu sais bien faire ça, écrire, tu sais toujours trouver les bons mots.

– Calme-toi. Rejoins-moi, je suis au poste de police à Jean Jaurès. Viens avec le jeune.

Un nouveau silence. Stéphane entend la respiration forte, à l'autre bout du fil.

– Tu es toujours là ?

– J’peux pas venir là, maintenant, Steph. Faut qu’ je réfléchisse. Tu sais que j’supportais pas d’être enfermé ! J’veux plus. J’devenais fou là-bas.

– Je sais. Écoute, on le réécrira ce roman, je te le promets. On trouvera une belle histoire, comme tu les aimes. Une belle intrigue policière. Tous les deux, on y arrivera. Fais-moi confiance. On sera publié, tu verras. On retournera voir l’éditeur...

– Oui, le même, hein ? Celui qu’on a vu c’matin et qui nous a dit que notre histoire est pas « croyable » ?

– Pas crédible, oui. Mais ne gâche pas tout. Je t’en supplie, viens. Maintenant.

Mardi 9 avril – 18 heures – Appartement de Benjamin

Je suis sorti de l’hôpital et suis enfin de retour chez moi, après trois jours de soins et de surveillance par les médecins. Un inspecteur était venu à mon chevet pour prendre de mes nouvelles et m’informer des événements. Il m’a dit que son supérieur n’avait jamais eu à traiter une telle affaire : deux frères, de vrais jumeaux. Philippe, qui rêvait de devenir un auteur reconnu, qui imaginait des intrigues, nourri de séries américaines, mais qui avait du mal à s’exprimer. Stéphane, qui avait fait de longues études, qui aimait écrire et trouvait les mots que Philippe cherchait en vain.

Ce matin-là, ils avaient eu rendez-vous avec un éditeur. Il leur avait dit que cette histoire policière dans laquelle des

élèves d’une même classe étaient victimes d’un fou était irréaliste. Philippe avait voulu lui prouver le contraire.

Moi, l’histoire de leur roman, je la trouve crédible et même bien réelle : le pansement sur ma hanche le prouve !

Tout cela me hante encore. Quand je pense que j’aurais pu y rester ! Franchement, ce que l’inspecteur m’a raconté était digne d’un film d’action. Je me demande si je ne vais pas tout écrire. Ma prof de français me dit souvent que je manque d’imagination. Là, si je lui présente un texte qui retrace ce que je viens de vivre avec ma classe, elle ne pourra plus me reprocher de ne pas avoir d’idées. Et puis, qui sait, si je décide d’en faire un roman, je pourrai peut-être l’envoyer à un éditeur... mais attention... faudra pas qu’il me le refuse !

ITINÉRAIRE D'UN FAN

C'est un samedi soir, il pleut des cordes, il fait nuit noire dans la Ville Rose.

Dans les loges du Métronum, après un concert, une chanteuse et son manager se disputent...

– Pamela, je suis désolé de t'avoir trompée. Je voulais te le dire depuis un moment mais j'avais la honte de la grosse connerie que j'avais faite ça me fait mal au cœur de te voir dans cet état.

– En fait, je m'en doutais depuis longtemps mais je n'ai jamais voulu le croire. Comment t'as été capable de me faire ça? Moi je t'ai aimé et toi tu m'as trompée? Et le pire... avec ma meilleure amie! Sache que mon cœur est brisé. Je te faisais confiance et à elle aussi. Vous êtes tous les deux des grosses merdes.

– Arrête! C'est vrai j'assume ce que j'ai fait mais c'est fait, je ne peux pas effacer tout ça.

À ce moment-là, sa meilleure amie Jennifer arrive et Pamela la gifle.

– Eh! Mais qu'est-ce qui t'prend? J'ai fait quoi? hurle Jennifer.

Pamela lui répond :

– T’es sérieuse? Tu me demandes ce que t’as fait pour mériter une gifle? Bah je vais t’expliquer. Tu m’as trompé avec Mickaël. Franchement tu mérites encore pire...

Ce soir, c’était le concert de Pamela, ça se passait au Métro à Borderouge, le terminus de la ligne B. Ça faisait longtemps que j’attendais ce moment. J’avais décidé de me préparer et de passer la journée à Toulouse. Comme tous les matins, j’ai embrassé les posters de Pamela et j’ai écouté son dernier album *L’amour amer* et surtout sa chanson *Samhini* avant de partir. J’avais pris le 58, le bus qui part de Muret jusqu’au terminus Basso Cambo. À Seysses, on passe devant mon ancien hôpital psychiatrique, j’y suis resté quatre mois pour schizophrénie... C’est là que j’ai rencontré Trévor, c’était le bon vieux temps.

Dans le bus, j’aime bien écouter de la musique, quand j’écoute de la musique, je me sens bien, je l’écoute quand je m’ennuie. Je me sens bien quand je l’écoute, Pamela... c’est tellement ma chanteuse préférée...

J’avais rendez-vous devant la Fnac avec Trévor pour acheter le dernier *Dead Island*. C’est un jeu de zombies, on découpe des têtes et le sang gicle... c’est trop cool.

On est rentré chez mon pote et on l’a testé, on s’est bien éclaté. Ça m’a donné envie de me défouler.

Trévor, je crois bien que je l’ai saoulé toute l’après-midi avec Pamela, je me rappelle bien ce que je lui ai dit :

– Elle est trop fraîche, laisse tomber frère, c’est trop, quand je regarde des photos, cash je transpire et là... rien que d’en parler... j’en ai des frissons.

Et juste il m’a répondu :

– Oh! Tu me casses la tête avec ta Pamela, on dirait que c’est Beyoncé la meuf.

Moi, je la kiffe trop de toutes façons, je suis fou d’elle, c’est la femme de ma vie, on va bientôt se marier et on aura plein d’enfants.

Vers 19h30 on est parti pour le concert, métro ligne B, terminus Borderouge.

– Hey, je vous en prie... Arrêtez! crie Léo le DJ.

Il les sépare violemment et retient Pamela dans ses bras puis s’écrie à nouveau :

– Tu vois, je te l’avais dit que c’était pas un mec pour toi, moi je t’aurai jamais fait ça!

– Reste en dehors de tout ça Léo, lance le manager.

– Non Mickaël, Léo a raison... Il y a longtemps que j’aurai dû agir! Tu m’as manqué de respect, tu as conscience que tu me fais perdre mon temps avec tes crises, j’en ai ma claque de toi, je me barre! réplique Pamela.

En passant, elle donne une gifle au DJ...

– Et toi... Tu comprends pas que je t’ai jamais aimé?!

Valodan, le garde du corps, entre brusquement et assiste à la scène.

– Qu’est ce qui se passe?

– Tout va bien! Tout va super bien! dit Pamela énervée.

Elle part en courant, sort de la loge en claquant la porte, les murs résonnent. Valodan la suit.

Léo, d'un ton très sec prend la parole et dit :

– Il faut que je te parle Mickaël! Qu'est ce qui te prend de lui parler ainsi après l'avoir trompée? C'est pas comme ça que tu vas régler les choses.

À ce moment, Mickaël reçoit un message sur son smartphone, il s'aperçoit que ça vient de sa banque: *Bonjour Monsieur Mickaël Soares, le solde de votre compte d'un montant de trente millions d'euros a été transféré sur le compte numéro 0008AE57Y1 de Mademoiselle Pamela Rivière. Cordialement, Votre conseiller du Crédit Agricole.*

Après un temps de réflexion, Mickaël se rend compte qu'il a perdu tout ce qu'il possédait. Furieux et dégoûté il crie :

– Elle m'a ruiné? Je rêve, elle m'a ruiné! Elle va me le payer!

23 heures. Au moment de partir, je vois Pamela au loin dans une ruelle. Sérieux! Pamela! Je transpire, je me dirige vers elle, déterminé à avoir un autographe et pourquoi pas une photo de nous deux. Heureusement que je suis accompagné de Trévor, il pourra nous photographier! Arrivé en face d'elle, je panique, je n'arrive plus à placer un mot, je zozote, je n'ai pas le temps de placer une phrase qu'elle me dit :

– Pas de photo... Pas d'autographe...

Tout cela en me poussant contre le mur de la ruelle, je fais tomber mon appareil photo et il se casse.

Le garde du corps intervient, prend la chanteuse par le bras et lui demande de se calmer en disant que ce n'est pas bien pour son image. Trévor me conseille de partir pour ne pas faire d'histoire. Je lui dis que non, je veux vraiment ma photo, même si mon appareil est pétié, je vais utiliser mon téléphone. Je l'aime tellement que je ne peux pas lui en vouloir.

Je reviens donc sur le parking et lui demande à nouveau une photo, elle me repousse encore et me dit :

– Mais casse-toi t'es moche!

Trévor arrive à son tour et intercepte violemment la chanteuse et la plaque au sol et je lui dis :

– Tu fais quoi là, pourquoi tu la plaques au sol?

Et il me répond d'un ton amusé :

– Parce qu'elle te chicane!

C'est à ce moment-là que le garde du corps met un coup de poing à mon pote qui tombe aussitôt. Énervé, il se relève et lui assène un plaquage. Le molosse se fracasse le crâne contre le pare-chocs d'une bagnole et ne bouge plus. Sans réfléchir, je prends les clés de la voiture qu'il avait dans les mains et les donne à Trévor qui me dit :

– J'ai plus le permis mais t'inquiète, y'a pas de problème.

J'embarque de force Pamela, elle tombe dans les pommes sur le siège arrière. Nous démarrons à toute vitesse. On entend un bruit sourd, Trévor regarde et dit :

– Oh Merde! Je crois qu'on l'a écrasé... le baraqué.

Après quelques kilomètres, j'entends crier Pamela, elle fait mal aux oreilles et hurle à la mort! Elle se débat et essaye

d'ouvrir la portière de la voiture. Je l'assomme pour ne plus l'entendre.

Nous roulons direction Muret, je vais la ramener chez moi... Pamela.

La visibilité n'est pas bonne, il fait sombre, quand d'un coup, une grande lumière venant de l'arrière et un coup de klaxon me font peur. Je me retourne et vois un gros 4 x 4 noir avec les vitres teintées. Tout d'un coup, on aperçoit des flingues et là je hurle :

– Putain ! Y'a quelqu'un qui nous tire dessus, roule plus vite Trévor !

– Attends j'ai le pied sur l'accélérateur, tu crois que j'ai envie de me faire flinguer ?

– T'es sérieux ? Apprend à conduire frère, on va se prendre une voiture !

– D'après toi, pourquoi j'ai plus mon permis ? J'ai appris à conduire sur *Need for speed*, mec !

– Attention y'a des voitures qui arrivent en face !

Pamela se réveille à nouveau et nous dit :

– C'est quoi ce cirque ? Je suis où ? Mais vous êtes qui vous ? C'est quoi ces coups de feu ?

Là, je lui réponds :

– Calme-toi, c'est juste un mauvais moment à passer, on va pas te faire de mal.

Et elle réplique :

– Mais pourquoi on vous poursuit ?

– Bah, on sait pas... Mais c'est une Porsche Cayenne noire aux vitres teintées...

Pamela s'est retournée et elle a reconnu la voiture :

– Vite ! Magnez-vous ! Il veut me tuer parce que je lui ai volé l'argent sur son compte en banque...

Paniqué, je lui demande :

– Mais qui ? Qui est-ce qui nous poursuit ?

Elle me répond que c'est Mickaël, son manager et aussi son ex. Je comprends pas pourquoi il veut la tuer et elle crie :

– Mais putain je te l'ai déjà dit ! Je lui ai volé tout son argent sur son compte en banque !

Trévor prend la discussion en cours tout en esquivant les voitures, intrigué, il dit :

– Ah ouais combien ?

C'est là qu'elle nous répond trente millions. Je lui demande comment elle a fait, elle me répond :

– Mais t'es débile ou quoi, j'ai fait un transfert, on était ensemble, c'était facile j'avais accès à tous ses codes.

J'interpelle mon pote :

– Oh ! On est encore poursuivi, n'oublie pas de regarder la route !

J'entends des coups de feu, une balle traverse la vitre arrière et touche le bras de Pamela. Je suis affolé, la femme de ma vie est blessée. Trévor d'un ton amusé dit :

– Sur la tête de ma mère, c'est comme dans un jeu, mec, prends le volant !

Pamela me dit :

– Mais il est fou ton pote ou quoi ?

Je lui réponds que je ne sais pas, je l'ai rencontré à l'hôpital psychiatrique. Interpellée, elle ouvre de grands yeux et s'exclame :

– Je suis enfermée avec deux tarés dans une caisse volée, une balle dans le bras et Mickaël qui me poursuit... C'est la pire soirée de ma vie...

Trévor se prend une balle dans la tête, je pleure car c'est quand même mon pote, le véhicule percute un trottoir, j'essaye tant bien que mal d'attraper le volant mais hélas, il est déjà trop tard. La première chose à laquelle j'ai pensée c'est de regarder Pamela. Nous sommes salement amochés. Le 4 x 4 de Mickaël s'est arrêté, il descend armé d'un 357 comme dans *Call of Duty*. Pamela part en courant, Mickaël pointe son arme vers elle et lui tire une balle dans le dos. Elle s'écroule devant... le Crédit Agricole. Je m'effondre à mon tour en criant de toutes mes forces... la femme de ma vie est morte...

Quelques secondes plus tard, je m'y attendais, je sens le canon de son arme sur la tempe...

– Toute façon, elle l'a bien mérité ! Elle a cru me la faire à l'envers cette conne ! s'exclame Mickaël.

ICI ON CLASHE

Mercredi 4 décembre 17h45. Il me fallait un nouveau bleu pour demain à l'atelier. J'étais obligé de tout raconter à ma mère. Mais non, ce n'était pas si grave. Je pris le bus et le métro comme à mon habitude, pour aller au Capitole. Je me rendis dans son magasin de vêtement. Je la vis là, coudre des vêtements, sourire aux lèvres. Je la rejoins.

– Tu peux me faire un autre bleu de travail ?

– Pourquoi ça ? Tu en as un presque tout neuf ?

Je ne pouvais pas lui dire ce qui s'était passé avec l'autre, que j'avais tâché.

Trop de sang. Trop de sang sur ce bleu.

C'était le jour précédent, dans l'atelier. Je n'étais pas énervé, mais gêné. Jocelyn frimait, faisait son beau. Il était pourtant puni, mais il faisait son beau. Quel prétentieux, toujours dans les bottes des profs, avec sa troupe de lèche-culs.

– Super cours, non ? Dommage que tu sois aussi mauvais !
Moi, j'ai réussi à faire ma pièce au top... Mais au fait mec, c'est à cause de toi que je me suis fait engueuler, non ? Je vais être

collé, sale fils de p..., je vais te régler ton compte à toi. Et à ta mère! me dit-il avec son petit sourire méprisant, décontracté.

Tous les camarades étaient partis, j'ai pris le marteau à piquer, je me suis avancé vers lui. Il tomba très vite et laissa sa « superbe » pièce au sol. J'avais été ultra rapide et efficace, incroyable. Quel sang-froid, pensai-je. J'avais plein de son sang sur mon bleu. J'avais du sang plein les mains, j'ai pris mes affaires et je suis parti de l'atelier, à fond. J'ai couru aussi vite que j'ai pu chez moi. C'était pas prémédité mais fallait pas qu'il insulte ma mère.

Je me suis engouffré dans la station de métro des Arènes. Un robot. J'ai passé ma carte Tisséo, les gens autour de moi bougeaient en accéléré, les bruits s'intensifiaient dans ma tête, la voix qui égrainait les stations les unes après les autres semblait lancinante, au ralenti, le temps était devenu infini. « Patte d'oie, Saint Cyprien République » – je suis loin d'être un saint – « Esquirol » avec une foule de personnes qui s'entassaient dans une rame déjà bondée – « Capitole » c'était l'apothéose, je ne respirais plus, « Jean Jaurès, Marengo - SNCF » – devais-je prendre un train? Fuir? « Jolimont », j'ai respiré, je suis sorti en sueur, la lumière du jour me faisait mal mais j'ai marché, non j'ai couru, j'ai cherché ma rue et je suis arrivé à mon immeuble, en transe.

Je m'enferme dans ma chambre. Je prends plusieurs minutes pour me rendre compte de ce que j'ai fait, je tremble, je suis perdu, j'étouffe. En fin d'après-midi, assommé, presqu

inconscient, je sursaute lorsque mon portable vibre. Un message: *Pas mal le meurtre!* La main tremblante, je réponds: *Quel meurtre? Qui êtes-vous?* Nouveau message aussitôt: *Ne fais pas l'innocent, j'ai tout vu. Par contre, si j'étais toi, je m'occuperais du témoin qui a vu la scène. À l'heure où je t'écris ces mots, il se prépare à aller en boîte de nuit.*

Ça n'a pas de sens, si un témoin avait vraiment vu mon crime, les flics seraient déjà-là à me menotter, me dis-je. Sarcastique, il enchaîne: *Tu veux vraiment finir ta vie au trou?* Je ne réponds rien, trop paumé, trop choqué. Je n'ai aucune envie de finir ma vie en prison. Mon portable vibre une nouvelle fois. C'est encore lui qui m'envoie un message: *Il sera dans la boîte de nuit le Big Ben à 23h00, à toi de voir!*

Que faire?

22h45, devant le Big Ben, un message ou plutôt une photo du témoin en question: un des gars de ma classe. Je réfléchis, il faut que je sois discret, rapide et efficace: me mettre dans l'angle mort des caméras. Heureusement, il y en a peu. Je ne peux plus faire marche arrière. Je prends mon couteau. La main moite je m'avance vers lui, la musique m'aide, enfin presque, les faisceaux de lumière le font apparaître et disparaître sur la piste. Je profite d'un jet de fumée pour lui donner un coup, ultime et rapide. Il tombe... la fumée me submerge.

Jeudi 5 décembre, 2h30 du matin, un meurtre a eu lieu dans la boîte de nuit le Big Ben non loin de Toulouse. Lorsque je suis arrivé sur les lieux du crime l'atmosphère était tendue,

le vent était glacial, le béton était humide et les sirènes des voitures de police assourdisaient les lieux. Une fois entré, j'ai pu attentivement inspecter le cadavre. Il semblerait que notre victime soit une personne d'environ 16 ans, poignardée. Il faudra que je regarde les pièces à conviction si je veux plus d'informations.

– Alors ! Tu as trouvé des informations supplémentaires sur le meurtre ?

La personne qui parle très fort est un de mes amis qui fait partie de la police scientifique. Il s'appelle Maxime ça ne fait pas très longtemps que je le connais, mais c'est un bon gars.

– Non, encore rien de particulier. Avait-il un portable sur lui ?

– Oui, on a écouté les derniers messages qu'il a envoyés à sa mère et à une certaine fille, on ne connaît pas son identité. Pour l'instant on a rien trouvé comme empreinte.

– Bon, récapitulons nous avons un meurtre commis au couteau, je suppose, la victime est âgée de 16 ans, il n'y a aucune empreinte, reste à voir les témoins et les messages sur le portable et les caméras. Bon, je vais fumer une clope et je reviens.

Maxime ajoute :

– Attends, je viens avec toi ! Dis, ta femme ne t'avait pas dit d'arrêter de fumer ?

– Si mais, je n'ai même pas tenu une semaine !

– Une semaine ? C'est pas beaucoup ! C'est même minable !

– Eh bien fais-le toi !

– Je peux pas, ça m'aide à réfléchir...

– La vieille excuse !

– Je pensais à ce crime... finalement c'est presque le crime parfait, non ?

J'écrase ma cigarette et me tourne vers lui.

– Le crime parfait n'existe pas.

Il réplique aussitôt.

– Je te fais confiance vieux loup !

Suite à ces mots, je me dirige vers mon deuxième bureau : ma voiture. Dedans, j'ai toute sorte de papiers importants, la banquette me sert de cendrier, les sièges de derrière sont mon deuxième lit pour mes longs trajets. Bref, un deuxième bureau comme je l'ai dit. Je démarre et je roule jusqu'au commissariat. Là, je réclame le téléphone de la victime à mon collègue, je m'installe dans le bureau et je commence à consulter son portable. Quelque chose me perturbe. Tout a été supprimé. À l'exception des messages, il n'y a plus rien. Je suis plongé dans mes pensées quand la porte s'ouvre.

– Alors vieux loup tu as trouvé quelque chose de nouveau ?

C'est Roger, « le préretraité » comme on l'appelle ! Il vient des fois très tard la nuit nous rendre visite.

– Non rien de particulier, mais je refuse de croire que ce n'est qu'un simple règlement de compte entre jeunes. Tant que tu es là Roger apporte-moi du café, s'il te plaît, la nuit va être longue.

J'ai passé la nuit entière à écouter les différents récits des témoins qui disaient tous à peu près la même chose, à continuer de fouiller le portable mais sans résultat.

10 heures du matin. La fatigue. J'ai mal à la tête, j'ai les yeux lourds, je crois que je ne vais pas tarder à rentrer chez moi, histoire de changer d'air. Je prépare mes affaires quand soudain quelqu'un frappe à la porte.

– Entrez!

– Vieux loup quelqu'un veut te voir, c'est pour le meurtre de la boîte de nuit.

– Fais entrer cette personne.

C'était une belle femme: elle a les yeux verts, la peau blanche comme la neige, les cheveux blonds, elle est vêtue d'un large manteau noir.

– Installez-vous s'il vous plaît. Voulez-vous du café?

– Non merci, répond-elle d'une voix suave.

– Bien entrons dans le vif du sujet, pourquoi vous vouliez me voir?

D'habitude j'écoute et je retiens tout mais, là, en attendant la réponse, je prends un stylo et un carnet... histoire de faire sérieux.

– En vérité je suis venue vous voir parce que je pense savoir qui a tué le jeune homme.

– Je vous écoute.

La femme se mordille les lèvres:

– Gaëtan Dassaul, c'est Gaëtan Dassaul répète-t-elle.

– Je peux vous poser une question? Comment pouvez savoir que c'est ce fameux Gaëtan Dassaul?

– Je suis sa mère. Il y a deux jours, il est venu me voir dans mon magasin il m'a demandé de lui faire un nouveau bleu de travail. Je n'ai pas fait le lien au début. Il est élève au lycée professionnel de Colomiers. Je lui ai demandé où était passé son ancien bleu, ce qu'il avait pu faire avec? Il ne m'a pas répondu. Une fois rentrée chez moi j'ai découvert le bleu de mon fils rempli de sang. Je pensais au début que c'était de la peinture mais à l'odeur c'était bien du sang. Je n'ai pas compris tout de suite. C'est seulement après l'appel de son lycée qui m'informait de sa fermeture le lendemain pour cause de meurtre... pour cause de meurtre... que j'ai fait le lien avec le bleu de mon fils! dit-elle d'une voix cassée, vibrante et étouffée.

– Calmez-vous, calmez-vous. Attendez, je ne vous suis plus. Vous évoquez un meurtre dans le lycée professionnel à Colomiers mais on ne nous a pas signalé de meurtre au lycée? Moi, je suis sur un meurtre en boîte de nuit... Je ne fais pas le lien. Et qu'est-ce qui vous fait penser que c'est votre fils qui a commis le meurtre?

– Je l'ai vu sortir cette nuit-là, au petit matin et j'ai entendu les informations, et ce sang sur son bleu. Le jeune homme tué était un des élèves de sa classe!!! Vous comprenez chuchote-t-elle d'une voix étranglée par les sanglots.

On toque à la porte.

– Vieux loup, on a repéré Gaëtan Dassaul, il est au niveau de la forêt de Bouconne.

– Ne faites rien, je m'en charge, j'y vais.

Je sors et percute Maxime.

– Où vas-tu ? Du nouveau pour le meurtre de la boîte de nuit ?

– Oui, peut-être. Veux-tu venir avec moi ?

En guise de réponse, il lève les deux doigts et me suit.

Arrivé sur place, un gendarme à l'entrée de la forêt nous indique qu'un individu est signalé dans un local des gardes champêtres, non loin de là.

Nous marchons, la brume est dense, Maxime me suit, silencieux. Il pianote un truc sur son portable. Je continue. Le local est assez grand, un peu perdu finalement.

J'entends un crissement derrière moi, un oiseau ou... BANG ! J'ai mal, la tête me tourne, je vois tout en double et m'effondre...

La douleur, quelle douleur ! Je ne sais plus quel jour on est ni quelle heure d'ailleurs. Pendant toute cette enquête je n'ai pas arrêté de regarder l'heure. J'ouvre difficilement les yeux, gêné par le sang qui coule, l'air hagard, mon crâne pris dans des tenailles, incompréhensible. TIC TAC. J'entends un souffle derrière moi, je suis attaché et au dos il y a quelqu'un, une personne qui gémit. Son souffle est coupé, haletant.

– Qui êtes-vous ?

Voix chevrotante, celle d'un gamin :

– Je suis... Gaëtan Dassaul.

– Ouah, ça tombe bien, je voulais te causer dis-je en riant les lèvres pincées.

J'ai mal. Au loin j'aperçois un bureau, du matériel de jardinage, du grillage, bien ordonné. J'entends un bruit de porte qui s'ouvre, des bruits de pas, on se rapproche de moi, enfin de nous.

– Ah... T'as enfin les yeux ouverts ! J'ai cru que j'allais devoir te frapper un peu pour te réveiller... dommage.

Je reconnais cette voix. La voix de Maxime, c'est Maxime ! J'ai mal, le crâne fracassé. Je n'arrive pas à lui répondre.

– Tu préfères garder le silence tu as raison, ne gaspille pas ta salive pour rien.

Maxime prend une chaise pour s'asseoir en face de moi, met la main dans sa poche et sort un paquet de cigarettes. Il en allume une et m'observe dédaigneux.

– Tu dois sûrement te demander pourquoi je suis là et toi attaché. La réponse est simple... tu enquêtes sur une affaire qui nous dérange un peu. Au début, on pensait qu'avec un peu d'argent on aurait pu acheter ton silence comme on a l'habitude de faire... mais non, monsieur préfère jouer les supers flics.

– Qu'est-ce que tu vas me faire ?

– Moi rien, c'est lui qui m'a demandé de t'emmener ici avant de te tuer.

– Lui ?

– La personne qui a planifié tout ça.

– Où veux-tu en venir ?

– Ne fais pas l'idiot, tu sais très bien où je veux en venir : le meurtre à la boîte, ce gamin en fuite, tout ça ce sont des

conneries. Le seul but était de diluer l'enquête, de te rendre vulnérable.

Des pas à nouveaux et cette pendule au son percutant. TIC TAC et les pas. Tout s'enchaîne dans ma tête. Le commissaire Paul? Que fait-il là? Il me regarde, il paraît intrigué, préoccupé.

– Je ne m'excuserai pas vieux loup pour ce que j'ai fait et ce que je vais faire.

– Mais qu'est-ce que tu fais dans une affaire de meurtre en boîte de nuit? Pourquoi Maxime et toi vous vous en prenez à ce gamin et à moi? Je ne comprends rien!

– Bon puisque qu'on en est à l'heure des révélations, je vais te le dire: pour être honnête il n'y aucun rapport entre les deux affaires. Le frère de Maxime a eu une « petite » altercation avec ce crétin pour une injure, tu vois, pas grand-chose. Bref, Gaëtan a paniqué et a cru qu'il avait tué le frère de Maxime et qu'on allait le dénoncer. On a juste eu besoin de le guider vers un gamin de sa classe qui devenait gênant pour nos affaires. Il l'a tué au Big Ben à notre place. Voilà tout. Et toi tu fais le pointilleux. Tu fouilles un peu trop loin.

– Maintenant tout devient clair... les empreintes, le portable vide: c'est toi qui as effacé les messages sur le portable de la victime! Tu as fait disparaître les empreintes et tout ça avec la complicité du commissaire. C'est ça? Maxime, réponds putain! Dis-moi pourquoi? Pour l'argent? Pourquoi?

– Bon arrête de t'énerver. Je vais t'expliquer. Oui, en partie pour l'argent, le trafic, ne fais pas le naïf, l'argent est le nerf de la guerre, reprend le commissaire.

– Mais quelle guerre? Put...

Le commissaire Paul soupire. Il prend le temps de répondre comme un grand orateur prêt à faire son discours.

– Notre justice et notre système d'incarcération sont inefficaces, obsolètes et ne font plus peur. Je veux réhabiliter tout ça. Il faut rétablir un peu d'ordre, tu vois? Je veux créer une armée de justiciers.

– Mais t'es vraiment taré!

– Non, visionnaire, mais pour trouver des élus, il faut faire des choix, tu comprends? Gaëtan nous semblait prometteur, il aurait pu rentrer dans notre organisation. Mais voilà: il panique. Trop fragile pour nous le p'tit gars.

– Un groupe de gamins justiciers! Mais tu perds les pédales?

– Non, pas tout à fait « justiciers », des guerriers! Il faut bien vivre, faire sa route parmi l'argent. Si on a assez d'argent et d'influence on obtient tout ce que l'on veut, c'est comme ça que marche le monde, je ne t'apprends rien.

Il regarde la pendule qui affiche 23h57.

– Il sera bientôt minuit et à minuit une nouvelle journée commence. Demain, il n'y aura plus d'enquête sur le meurtre dans la boîte de nuit. Et il n'y aura plus aussi... de vieux loup. Maxime apporte-moi le bidon.

– Vous n'allez pas réussir, je vous aurai, bande de chiens! Vous m'entendez je vous aurais!

Tout au long de notre conversation, j'ai senti que le gamin grattait la corde...

Maintenant, j'ai les mains libres.

Le commissaire s'approche de moi. Alors, sans attendre, je bondis comme un lynx sur sa proie. J'ai le temps de me saisir de son arme, de tirer sur Maxime et de tenir en joue le commissaire.

La haine, la colère, la vengeance tout se bouscule dans ma tête.

– Vieux loup, tu peux faire partie de notre groupe... tu seras le meilleur, ne fais pas le c...

J'entends une sirène et des gars arrivent, je reprends mon souffle, Gaëtan tout près.

00h30. Je me sens faible, je ne sens plus mes pieds, j'ai la vision trouble. Je crois que je devrais fermer les yeux une bonne fois pour toutes.

8h00 du matin, je suis allongé sur un lit d'hôpital. Ce sont les gars qui m'ont ramené là. Ils avaient retracé ma position avec le portable que j'avais dans ma poche... Roger avait donné l'alerte, le vieux briscard, presque en retraite mais là il nous a sauvés la vie!

Après quelques jours de repos, à ma sortie de l'hôpital et sans ma voiture, je décide de prendre le bus, histoire de changer d'air. Le bus est une véritable expérience sociale. Arrivé à l'arrêt Jeanne d'Arc, les gens sortent, d'autres rentrent, le croisement des genres. La mère de Gaëtan Dassaul

se trouve là, à attendre, avec ses beaux yeux verts. Quel charme...

Je lui fais signe, elle se rapproche.

– Bonjour, comment allez-vous ?

– Bonjour, bien merci. Gaëtan est suivi et aidé, il attend son procès. Je... je voulais vous remercier, vous avez sauvé mon fils, merci... mais, je peux vous poser une question ?

– Oui bien sûr.

– Pourquoi tout le monde vous appelle « vieux loup » ?

– Ah ça, c'est une longue histoire...

WAR'S CHICKEN

Premier janvier 2016, cinq heures du matin, pluie battante, très faible visibilité sur le parking du KFC.

- 1. Radis guette l'arrivée du livreur au coin de la rue.*
- 2. Cerise et Pêche forcent la porte arrière du KFC. Objectif: pirater le système de sécurité et les caméras de surveillance.*
- 3. Abricot, Poire et Banane en cache dans un véhicule, bonnets enfoncés et battes de baseball en main.*
- 4. Attendre l'arrêt du camion devant la grille du KFC.*
- 5. Attendre que le chauffeur descende du véhicule pour taper le code d'accès – ouverture du portail.*
- 6. Une fois le code tapé, se précipiter sur lui et l'assommer: le ligoter et le bâillonner aussitôt.*
- 7. Arrivée de Brocolis, chauffeur de bus de son état, pour charger la tonne de poulet avec notre aide.*
- 8. Placer le livreur dans son camion et le laisser sur le parking avant de repartir en bus avec le butin.*

Au petit matin, les fêtards de la Saint Sylvestre rentrent se coucher.

Le brouillard épais s'éclaircit et les rayons du soleil réchauffent l'atmosphère.

La nuit a été courte.

Je me réveille avec la dalle et l'envie d'aller manger au KFC une grosse boîte de big buckets. J'enfile mon jogging du stade, je prends mon portefeuille, ma carte Pastel et, surtout, je n'oublie pas ma carte de fidélité. J'ai droit à un menu gratuit!

Je sors de chez moi avec mes écouteurs dans les oreilles et Daft Punk à fond. Je me rends à Esquirol et descends dans le métro, direction Gramont.

En sortant du souterrain, déterminé je me dirige vers le fast-food. Sur mon chemin, il y a au sol des restes de la veille: plusieurs gobelets de boisson, des pots en carton et même quelques morceaux à moitié finis.

En arrivant, je découvre l'ensemble des employés rassemblés sur la terrasse. Lucy Lecoq, mon employée préférée au KFC m'apprend que la livraison de poulet a été braquée au petit matin. Je ne peux pas y croire, je pète les plombs et cogné dans le mur de l'entrée.

– Moi je m'en fous, je veux manger des buckets, je veux mon big buckets gratuit! J'ai tellement attendu.

– Spoiler, dit Lucy, tant que le coupable ne sera pas retrouvé, tu ne pourras pas manger ici aujourd'hui.

Parole de Spoiler, celui qu'a fait le coup va pas s'en sortir comme ça...

– Tu devrais aller voir ton ami le livreur, comment il s'appelle déjà?

– Tu parles de Karim, pourquoi?

– Oui, Karim, je crois que c'était lui de livraison ce matin.

Je n'ai pas le choix, il faut que j'enquête sur ce vol.

J'ai rendez-vous en tête à tête avec Karim. 14 heures dans un bar près de chez lui. Je crois que le braquage l'a vraiment marqué, c'est à sa façon de parler. Il est nerveux. Il se gratte la main, il ne reste pas sur sa chaise. D'habitude il est zen, tranquille, on se voit souvent... Je sais comment il est.

– Ils sont arrivés discrètement... J'étais en train de descendre du camion et ils se sont précipités, direct ils m'ont attaché les mains.

– T'as pas vu combien ils étaient? À quoi ils ressemblaient?

– Trois types cagoulés... Enfin, j'sais pas combien ils étaient. Tout de suite, ils m'ont bandé les yeux. C'était des voix d'hommes. Ils avaient tout préparé. Y'avait un bruit de moteur pas loin.

– Et t'étais tout seul?

– Normalement, y'a le chef de cuisine qui devait m'attendre pour décharger mais...

– Il n'a rien vu?

– Il pouvait pas voir, ils m'ont attaqué à l'entrée du parking. Je suis resté quatre heures attaché à l'arrière du camion, c'est un des employés qui m'a trouvé en arrivant.

– Super! Comment je fais moi pour retrouver ceux qu'on fait le coup avec ce que tu me racontes, j'ai rien, aucun indice...

– Ben... y'a peut-être une piste, j'ai retrouvé ça dans mon camion.

Karim me tend un sac en papier du KFC, je l'ouvre et je sors deux poulets en caoutchouc que l'on donne aux chiens pour qu'ils s'amuse.

– Du caoutchouc? Un indice? Mauvaise contrefaçon... mais c'est un début, faudrait que je sache où les voleurs se sont procurés ces jouets.

Je décide alors de partir enquêter dans le magasin de farces et attrapes le plus près, à la recherche des poulets en caoutchouc que les braqueurs ont laissés comme seuls indices.

Rien à la « Fête de Balma », je pars en métro vers Jean Jau, où se trouve une autre boutique, le « Crazy Joke », qui a peut-être ce type d'articles. Rien, mais le vendeur m'indique le dernier magasin de Toulouse qui vend peut-être ce que je recherche. Il est déjà tard, j'enfourche un Vélib', avenue Jean Jaurès et me précipite vers Empalot. J'arrive à « L' Afétéria » cinq minutes avant la fermeture, le vendeur me fait un sourire forcé et il me presse. Je commence à le questionner sur la vente d'imitation d'animaux en plastique. Et il me dit qu'une cliente a acheté ses derniers poulets en stock il y a moins d'une semaine et qu'elle lui a même laissé une carte de visite: Un stand au marché Saint Cyprien...

Le lendemain matin, de bonne heure, je sors du métro à Saint Cyprien. Au marché, sous la halle, les bouchers et les fromagers font étalage de leurs produits et de leur fraîcheur. Côté extérieur, les marchands crient au public la beauté de leurs fruits et légumes provenant parfois de l'extérieur du

pays. Les bouquinistes vendent des bandes dessinées et des vieux livres d'un autre temps.

La fameuse acheteuse de poulet en caoutchouc est une poissonnière, vantant les mérites de sa pêche, hurlant à tous que « comparés aux volailles et aux bœufs engraisés, les poissons eux, sont libres, sauvages et pleins d'éléments qu'aucun lieu de production industrielle ne pourra jamais offrir ».

Je m'installe au comptoir d'un café, et j'attends.

À la fin du marché, je décide de suivre la femme sans me faire repérer.

Elle attend le bus en téléphonant. À l'approche du 45 en direction de Purpan, je devine qu'elle va monter dedans, je me dépêche de la suivre et vais m'asseoir au fond du bus. En passant dans le couloir, je croise un jeune garçon avec un short de boxe et je repense à mon dernier combat. C'était le round décisif, il restait une minute trente et je gagnais de peu de points. J'ai enchaîné avec deux crochets droits puis un crochet gauche et un coup de pied. L'adversaire n'a bougé que de quelques pas... Ce n'était pas pour rien qu'on le surnommait « l'invaincu du Kansas ». Je me préparais à lui mettre un autre gauche qu'il esquiva en me rendant un énorme uppercut qui me sonna et m'allongea au sol. C'était la finale de ma vie, il y avait tout le monde, ma femme, mes parents, il fallait que je le gagne ce combat et j'ai perdu, malheureusement...

Arrêt Cartoucherie. Je reprends mes esprits, la femme descend et je la suis toujours discrètement. Je garde mes

distances, à environ 30 mètres derrière elle. Après 500 mètres de marche, elle tourne à gauche et je l'observe.

Elle traverse un grand terrain mal entretenu et se précipite dans un petit hangar bleu à la façade effritée, couverte de tags et de prénoms variés. Il y en a de toutes les couleurs. J'attends un peu et je traverse à mon tour l'espace abandonné. Je fais le tour du bâtiment 17 dans lequel elle est entrée. Discrètement, j'essaie d'atteindre une fenêtre. Je cherche à côté de moi quelque chose pour regarder à travers cette ouverture. Des déchets éparpillés, quelques palettes, un monticule de graviers et, finalement, je trouve une vieille chaise non loin d'un tas de bois. Je tente de regarder au travers de cette fenêtre aux vitres poussiéreuses. Impossible d'y voir quoi que ce soit... Mais j'entends une conversation :

– On pourrait les faire brûler en forêt...

– Enfin Broco, l'odeur va se disperser et on va se faire remarquer.

– En plus, on risque un incendie !

– Exact Cerise ! On pourrait les jeter dans une fausse aux piranhas...

– Même les piranhas n'en voudraient pas !

– Alors on a qu'à faire un trou, déposer la marchandise et couler du béton par-dessus.

– Ou mieux : verser de l'acide...

Un « Brocolis », une « Cerise » et d'autres sont en train de discuter calmement sur le moyen et l'endroit de se débarrasser de leur magot et j'ai l'impression qu'il s'agit de mes buckets.

– On devrait plutôt faire un gros coup, pour marquer les esprits, on pourrait le mettre au Capitole... pile en plein milieu de la place !

Je bouge la tête dans tous les sens pour voir plus clair, approche la tête de la vitre et plaff!!! Je passe par la fenêtre de l'entrepôt et me retrouve par terre.

Je me relève précipitamment mais ils sont déjà tous autour de moi et me regardent d'un air surpris... Je ne me laisse pas impressionner :

– Bon, c'est fini vos conneries... Vous êtes des clowns avec vos surnoms, vous allez pas faire long feu ! Il est temps d'abandonner si vous ne voulez pas finir au trou !

Tous m'encerclent. Un grand brun, cheveux long et mal rasé, un autre type avec une casquette et des petites lunettes et... soudain... je reconnais Lucy qui s'avance vers moi ! Je suis sous le choc...

– Écoute Spoiler, tu ne comprends pas ! Toute cette bouffe industrielle va nous tuer, c'est plein de produits chimiques, de maladies et de maltraitance envers les animaux...

– C'est pas grave, c'est ce que j'aime !

– C'est pas raisonnable... Si tu continues comme ça, tu vas mourir !

Je la regardais... l'écoutais parler... j'étais en train de tomber sous le charme de son regard... Elle semblait si passionnée ! Alors pourquoi ne pas leur laisser une dernière chance...

– Bon, ok, je vous propose un deal... Laissez-moi un carton de buckets et vous disparaissiez avec le reste, on finira bien par entendre parler de vous! Quant à toi Lucy...

MAUVAIS PLAN

Voilà encore un après-midi avec Monsieur Wasser. Ça va me saouler, dehors il fait un si *beau soleil*, ligne 70. Je file dans les vestiaires, range avec regret mon plan Tisséo et me change. *Ange*? Ah oui ça me revient, ligne 27. Je prends ma caisse à outils et la pose sur ma table de travail. Je regarde ce qu'il me reste à faire. Allez courage, je soude cette pièce et j'ai fini. Direction la cabine de soudure, je salue Lucas qui transporte sa tôle. Celle-ci fend l'air, accrochée à la mâchoire fixée au pont. Monsieur Siska passe et repasse en dessous sans pression. Comme d'hab', il se la joue coquette comme le dit Monsieur Wasser. Lucas, l'air contrarié, continue son manège: il déverse une tôle dans le vrac qui servira à fabriquer un portail. Il reprend le pont, attrape une nouvelle tôle, la chope avec la mâchoire et repart vers le vrac.

Une heure qu'il fait la même chose, Siska l'a pas raté côté punition! Faut dire que Lulu a abusé au dernier cours, enfin si c'était qu'au dernier... Et étant donné le tas de fer devant lui, il en a pour l'après-midi!

Midi, midi, *Canal du Midi*... *Ligne B* bien sûr! J'suis fier de moi, je commence à être bon. Pas deux semaines qu'on

s'est lancé ce défi avec Michel et je commence à bien maîtriser toutes les lignes de bus, c'est un sacré boulot, il faut le dire !

Un fracas et un hurlement à glacer le sang me tirent de mes pensées, *La vache, Bus 60*. Siska est étendu par terre, une tôle sur la jambe. La mâchoire béante du pont au-dessus de lui est semblable à une bête monstrueuse et menaçante. Autour de lui, mes collègues s'agitent et s'organisent. Wasser crie « Un, deux, trois soulevez ! ». Siska gémit, la tôle est retirée. Je détache mon regard du blessé, frissonnant en imaginant sa douleur et aperçois Lucas, immobile, avec un étrange rictus aux lèvres. Un vague sentiment de malaise me traverse.

– Yamseen, va chercher l'infirmière... Pierre, le proviseur... Vincent, la CPE, ordonne encore Wasser en saisissant son téléphone. Allô ? Oui un accident, au Lycée Montel... jambe écrasée...

Sur le trajet, mentalement, je récapitule *Lignes 16, 58 et 64*. Et oui, y'a même une station avec mon prénom Vincent, *Vincent Auriol*... un grand homme !

À mon récit, la CPE se décompose et nous repartons en courant vers l'atelier où le calme semble revenu. L'infirmière s'occupe du blessé, et... je me glisse à côté de Lucas.

– C'est un accident, hein ? Tu as tout vu. Tu étais à côté. C'est un accident. D'accord ?

Je n'aime pas ça, pourquoi me parle-t-il comme s'il voulait que je cache quelque chose ? Je me connais, quand je ressens

cela, c'est louche. Mon esprit se brouille, s'y entremêlent l'atelier, l'accident, Lucas, le plan de Tisséo. Les lignes se croisent, une toile se dessine. Je commence à comprendre... Lucas, tout *Concorde (même le bus 16!)*. J'avais un faisceau d'indices et je ne les voyais pas.

Puis, le ballet des Pompiers, le pauvre Monsieur Siska est évacué à l'hôpital *Purpan* sans prendre la *ligne T1*. Et je me retrouve avec Lucas dans le bureau du proviseur.

Lucas donne sa version des faits. Comme je m'y attendais, il explique que ce n'est pas ce qu'ils croient qu'il n'y est pour rien, qu'il ne sait pas pourquoi la tôle est tombée, qu'il est désolé, qu'il espère que ce n'est pas *Grave*.

– *Ligne 60!*

Oups, ça m'a échappé... Heureusement personne n'y a fait attention.

Faut dire que je patiente, je les laisse gober sa version... j'échafaude méthodiquement ma tactique, je rassemble les indices: mobile, individu louche, faux témoignage. Je patiente, la vérité sera bientôt mise à jour, justice sera faite... et Lucas au *Palais de Justice direct par la ligne B*. Ça, en prison, il va le regretter ! La tôle, il l'aura et sans son CAP. Fini pour lui la soudure, l'atelier, la douceur de l'acier ! Il s'en mordra les doigts toute sa vie d'avoir voulu se venger pour un portable confisqué. Ah ! Enfin à moi de rentrer en scène. Go !

On frappe à la porte, Monsieur Wasser apparaît et me coupe dans mon élan :

– Bonne nouvelle des urgences, Monsieur Siska n'a qu'une petite fracture au pied! Sinon, j'ai bien regardé le mécanisme du pont: un écrou de la mâchoire a cassé et a causé la chute de la tôle. Tout compte fait, Monsieur Siska a eu de la chance, ç'aurait pu être plus grave! Beaucoup plus grave.

Achevé d'imprimer en juin 2016
sur les presses de l'Imprimerie Delort à Castanet-Tolosan
ISO 14001 ISO 26000
Dépôt légal juin 2016

LIGNES NOIRES 2016

*Ici, on disparaît, on trafique, on milite, on admire, on se venge...
Quand on veut exister et faire partie du monde,
il suffit parfois d'un rien pour que nos jours basculent.
Tout est tellement fragile.*

*Dans les souterrains du métro ou sur les lignes de bus,
Ici, dix classes de Toulouse et ses environs
vous proposent un aller simple vers le sombre...*

Thomas Scotto

Tisséo, Canopé et l'Éducation nationale ont imaginé et porté cette deuxième édition du projet Lignes noires. Dix classes d'écoles élémentaires, de collèges et de lycées professionnels ont été invitées à écrire une nouvelle policière. Chaque groupe a exploré le genre policier avec son professeur. À partir d'un cahier des charges et accompagnés dans le travail d'écriture par l'auteur Thomas Scotto, les élèves ont inventé, construit et rédigé une histoire ayant pour cadre les transports en commun de Toulouse et son agglomération.

académie
Toulouse 
direction des services
départementaux
de l'éducation nationale
Haute-Garonne
Éducation
nationale


ACADÉMIE DE TOULOUSE



SMTC

tisséo

smtc-tisseo.fr